

Les Romains dans l'EMV

Les Romains dans l'EMV.....	1
Alexandre, le soldat romain	2
EMV 86 – Jésus rencontre pour la première fois le soldat Alexandre	2
EMV 115 - Jésus est dans le Temple de Jérusalem. Il prie. Mais survient Alexandre, le soldat romain qu'il a déjà rencontré. Son cheval a blessé un enfant et celui-ci est à l'agonie, alors, il vient chercher le Maître, car il est sûr que celui-ci peut sauver cet innocent.	7
L'enfant Caius Lucius	13
EMV 155 – La leçon de l'enfant Caius	13
Le centurion romain de Capharnaüm.....	14
EMV 177 - Guérison du serviteur du centurion de Capharnaüm.....	14
Quintilianus.....	16
EMV 109 - Jésus ramène le berger Jonas à Nazareth, alors que le serviteur est agonisant. Il croise la route de Quintilianus.....	16
EMV 110 – Pierre fait un commentaire sur leur rencontre avec Quintilianus	19
EMV 154 – Jésus est à Césarée Maritime et il a commencé à prêcher près de la mer, non loin d'une galère romaine où se trouvent de malheureux prisonniers. Il est interrompu par Quintilianus.	19
Rencontre avec des Romains	21
EMV 129 - Guérison d'un Romain qui est possédé. Enseignement à son frère.	21
Les dames romaines – Claudia Procula, Valeria, Lydia et Faustina	28
EMV 116 – Première rencontre de Jean avec Claudia Procula	28
EMV 154 – Claudia Procula interroge brièvement le Maître sur l'âme	29
EMV 155 - Guérison de la petite Faustina, fille de Valéria	30
EMV 158 – Jeanne parle des dames romaines	32
EMV 155 – Reproche des pharisiens pour avoir guéri une petite fille romaine. Jésus leur répond.....	34
EMV 167 - Jésus rencontre pour la première fois les dames romaines chez Jeanne de Kouza.....	37

Alexandre, le soldat romain

EMV 86 – Jésus rencontre pour la première fois le soldat Alexandre

86.1 Encore une aurore. Encore les défilés d'ânes qui se pressent près de la Porte des Poissons toujours fermée. Et encore Jésus avec Simon et Jean. Des marchands le reconnaissent et se groupent autour de lui.

Un soldat de garde accourt lui aussi vers Jésus, lorsque la porte s'ouvre et qu'il le voit. Il le salue :

« Salut, Galiléen. Dis à ces agités d'être moins turbulents. Ils se plaignent de nous, mais ils ne font que nous maudire et désobéir. En plus, ils prétendent que c'est pour eux un acte religieux. Quelle religion ont-ils si elle est basée sur la désobéissance ?

– Comprends-les, soldat. Ils sont comme ceux dont la maison est occupée par un hôte indésirable et plus fort qu'eux. Et ils n'ont que la langue et la réplique pour se venger.

– Oui, mais nous, nous devons faire notre devoir, donc nous devons les punir. C'est ainsi que nous devenons des hôtes toujours plus indésirables.

– Tu as raison. Tu dois faire ton devoir, mais que ce soit toujours avec humanité. Pense toujours : “ Si j'étais à leur place, qu'est-ce que je ferais ? ” Tu verras qu'alors tu éprouveras une grande pitié pour ceux qui vous sont soumis.

– Il m'est agréable de t'entendre parler. Pas de mépris, pas de hauteur de ta part. Les autres Palestiniens crachent derrière notre dos, nous insultent, montrent leur mépris pour nous... quand ils ne nous dépouillent pas consciencieusement pour une femme ou pour des achats. Dans ce cas, l'or de Rome n'est pas méprisé.

– L'homme est toujours l'homme, soldat.

– Oui, et plus trompeur qu'une guenon. Ce n'est pas agréable de vivre au milieu de gens qui sont comme des serpents aux aguets... Nous aussi, nous avons des maisons, des mères, des épouses et des enfants, et nous tenons à la vie.

– Voilà : si chacun se le rappelait, il n'y aurait plus de haine. Tu as dit : “ Quelle religion ont-ils ? ” Je te réponds : une religion sainte dont le premier commandement est l'amour pour Dieu et pour le prochain. Une religion qui enseigne l'obéissance aux lois, même s'il s'agit d'Etats ennemis.

86.2 Ecoutez donc, mes frères en Israël : rien n'arrive sans que Dieu le permette, même la domination d'un pays étranger, ce suprême malheur pour un peuple. Mais,

presque toujours, si ce peuple s'interroge sincèrement, il peut dire que c'est lui qui l'a voulu par sa manière de vivre opposée à Dieu. Rappelez-vous les prophètes. Combien de fois en ont-ils parlé ! Combien ont montré, par les événements passés, présents et futurs, que le conquérant est le châtement, la verge du châtement, sur les épaules du fils ingrat. Combien de fois n'ont-ils pas enseigné la manière de ne plus la subir : revenir au Seigneur. Ce n'est pas la révolte ni la guerre qui guérit les blessures, essuie les larmes et rompt les chaînes. C'est vivre en juste. Alors Dieu intervient. Et que peuvent les armes et les troupes armées contre l'éclat des cohortes angéliques lorsqu'elles luttent en faveur des bons ? Nous sommes frappés ? Nous méritons de ne plus l'être davantage par notre façon de vivre, nous, les fils de Dieu. Ne resserrez pas vos chaînes par des péchés toujours renouvelés. Ne donnez pas aux païens l'occasion de vous croire sans religion ou plus païens qu'eux par votre manière de vivre. Vous êtes le peuple à qui Dieu lui-même a donné la Loi. Observez-la. Faites que vos maîtres eux-mêmes s'inclinent devant vos chaînes en disant : " Ils nous sont soumis, mais ils sont plus grands que nous, d'une grandeur qui ne tient pas au nombre, ni à l'argent, ni aux armes, ni à la puissance, mais qui est due au fait qu'ils proviennent de Dieu. En eux brille la paternité d'un Dieu parfait, saint, puissant. C'est là le signe d'une véritable divinité. Elle resplendit à travers ses enfants. " Qu'ils méditent là-dessus et parviennent à la vérité du vrai Dieu en abandonnant l'erreur. Tous, même le plus pauvre, même le plus ignorant du peuple de Dieu, peut être un maître pour un païen, un maître par sa manière de vivre et de prêcher Dieu aux païens à travers les actes d'une vie sainte.

Allez, que la paix soit avec vous !

86.3 – Judas tarde, et les bergers aussi, constate Simon.

– Tu attends quelqu'un, Galiléen ? demande le soldat qui a écouté le discours avec attention.

– Des amis.

– Viens à l'ombre, dans l'entrée. Le soleil tape dur dès les premières heures. Tu vas en ville ?

– Non, je retourne en Galilée.

– A pied ?

– Oui, à pied, je suis pauvre.

– Tu as une femme ?

– J'ai une Mère.

– Moi aussi. Viens... si tu n'as pas pour nous le même mépris que les autres.

– Il n'y a que le péché qui me dégoûte. »

Le soldat le regarde, admiratif et pensif.

« Avec toi, nous n'aurions jamais à intervenir. Le glaive ne se lèvera jamais sur toi. Tu es bon. Mais les autres !... »

Jésus se tient dans la pénombre de l'entrée, Jean est tourné vers la ville, Simon est assis sur une pierre qui lui sert de banquette.

« Comment t'appelles-tu ?

– Jésus.

– Ah ! C'est toi qui fais des miracles même sur les malades ? ! Je te croyais seulement magicien... Nous en avons, nous aussi. Un bon magicien, cependant, car il y en a certains... Mais les nôtres ne savent pas guérir les malades... Comment fais-tu ? »

Jésus sourit et se tait.

« Tu emploies des formules magiques ? Tu as des onguents de moelle de morts, des serpents séchés et réduits en poudre, des pierres magiques prises dans les antres des Pythons ?

– Rien de tout cela. Je n'ai que ma puissance.

– Alors, tu es un vrai saint. Nous, nous avons les aruspices et les vestales... et certains d'entre eux font des prodiges... on prétend que ce sont les plus saints. Mais tu y crois, toi ? Ils sont pires que les autres.

– Alors, pourquoi les vénérez-vous ?

– Parce que... parce que c'est la religion de Rome. Et si un sujet ne respecte pas la religion de son Etat, comment peut-il respecter César et sa patrie, et tant d'autres choses ? »

Jésus regarde fixement le soldat.

« En vérité, tu es déjà bien avancé sur le chemin de la justice. Continue, soldat, et tu parviendras à connaître ce que ton âme a le sentiment de posséder en soi, sans savoir comment l'appeler.

– L'âme, qu'est-ce que c'est ?

– Quand tu mourras, où iras-tu ?

– Ma foi, je ne sais pas. Si je meurs en héros, sur le bûcher des héros... si je suis un pauvre vieux, un moins que rien, peut-être pourrai-je dans ma tanière ou au bord d'un chemin.

– Cela vaut pour le corps, mais ton âme, où ira-t-elle ?

– Je ne sais si tous les hommes ont une âme, ou seulement ceux que Jupiter destine aux Champs Élysées après une vie prodigieuse, à moins qu'il ne les amène à l'Olympe comme il le fit pour Romulus.

– Tous les hommes ont une âme et c'est cela qui distingue l'homme de l'animal. Voudrais-tu être semblable à un cheval ? A un oiseau ? A un poisson ? Une chair qui, après la mort, n'est que pourriture ?

– Oh non ! Je suis homme et je préfère l'être.

– Eh bien, ce qui te fait homme, c'est l'âme. Sans elle, tu ne serais rien de plus qu'un animal doué de parole.

– Et où est-elle ? Comment est-elle ?

– Elle n'est pas matérielle. Mais elle existe. Elle est en toi. Elle vient de celui qui a créé le monde et retourne à lui après la mort du corps.

– Du Dieu d'Israël, selon vous.

– Du seul Dieu, unique, éternel, suprême Seigneur et créateur de l'univers.

– Et même un pauvre soldat comme moi a une âme qui retourne vers Dieu ?

– Oui, même un pauvre soldat, et son âme aura Dieu pour ami si elle a toujours été bonne, mais Dieu la punira si elle a été mauvaise.

86.4 – Maître, voici Judas avec les bergers et des femmes. Si j'y vois clair, c'est la jeune fille d'hier, dit Jean.

– je dois te quitter, soldat. Sois bon.

– Je ne te verrai plus ? Je voudrais savoir encore...

– Je reste en Galilée jusqu'en septembre. Si tu peux, viens. A Capharnaüm ou à Nazareth, tout le monde te renseignera sur moi. A Capharnaüm, demande Simon-Pierre. A Nazareth, Marie, femme de Joseph. C'est ma Mère. Viens. Je te parlerai du vrai Dieu.

– Simon-Pierre... Marie, femme de Joseph... Je viendrai si je peux. Et si tu reviens, souviens-toi d'Alexandre. Je suis de la centurie de Jérusalem. »

Judas et les bergers sont arrivés sous le porche.

« Paix à vous tous » dit Jésus.

Il voudrait ajouter autre chose, mais une toute jeune fille, maigre et souriante, fend le groupe et se jette à ses pieds :

« Ta bénédiction encore sur moi, Maître et Sauveur, et en plus un baiser pour toi ! »

Et elle lui baise les mains.

« Va, sois heureuse, montre-toi bonne : bonne fille, puis bonne épouse et bonne mère. Enseigne à tes futurs enfants mon nom et ma doctrine. Paix à toi et à ta mère. Paix et bénédiction à tous les amis de Dieu. Paix aussi à toi, Alexandre. »

Jésus s'éloigne.

86.5 « Nous sommes en retard. Mais nous avons été assiégés par ces femmes, explique Judas. Elles étaient à Gethsémani et voulaient te voir. Nous y étions allés – moi et les autres à notre insu – pour faire route avec toi. Mais tu étais déjà parti et, à ta place, on n'a vu qu'elles. Nous voulions les quitter... mais elles étaient plus collantes que des mouches. Elles voulaient savoir plein de choses... As-tu guéri la petite fille ?

– Oui.

– Et tu as parlé au Romain ?

– Oui, c'est un coeur honnête, et il cherche la vérité... »

Judas soupire.

« Pourquoi soupirez-tu, Judas ? demande Jésus.

– Je soupire parce que... parce que je voudrais que ce soient les nôtres qui cherchent la vérité. Ils la fuient, au contraire, ou ils la méprisent ou encore ils restent indifférents.

Je suis découragé. Je ne veux plus remettre les pieds ici et ne veux plus rien faire d'autre que t'écouter. Car, comme disciple, je ne réussis rien.

– Et crois-tu que je réussisse beaucoup ? Ne te décourage pas, Judas. Ce sont les luttes de l'apostolat : il y a plus de défaites que de victoires. Mais ici, ce sont des défaites. Là-haut, ce sont toujours des victoires. Le Père voit ta bonne volonté et, même si elle n'aboutit pas, il ne t'en bénit pas moins.

EMV 115 - Jésus est dans le Temple de Jérusalem. Il prie. Mais survient Alexandre, le soldat romain qu'il a déjà rencontré. Son cheval a blessé un enfant et celui-ci est à l'agonie, alors, il vient chercher le Maître, car il est sûr que celui-ci peut sauver cet innocent.

115.1 Je vois l'intérieur du Temple. Jésus et ses disciples se tiennent près du Temple proprement dit, à savoir aux abords du Lieu saint où seuls les prêtres peuvent entrer. C'est une très belle cour à laquelle on accède par un atrium ; par un autre, encore plus richement décoré, on passe à la haute terrasse sur laquelle se trouve le cube du Saint.

C'est inutile ! J'aurais beau avoir vu mille fois et décrit deux mille fois le Temple, ma description de cet endroit somptueux, un vrai labyrinthe, sera toujours incomplète, tant en raison de la complexité du lieu qu'à cause de mon ignorance des termes et de mon incapacité à en établir un plan...

A ce qu'il me semble, ils sont en prière. Il y a beaucoup d'autres juifs, des hommes seulement, qui prient chacun pour son compte. C'est le soir précoce d'une sombre journée de novembre.

Un brouhaha dans lequel retentit la voix de stentor mais inquiète d'un homme qui jure aussi en latin, se mêle aux vociférations stridentes et aiguës de juifs. Cela ressemble au tumulte d'une rixe et une femme crie sur un ton perçant :

« Ah ! Laissez-le aller. Il dit que lui, il le sauvera. »

Le recueillement de la somptueuse cour est rompu. Beaucoup de têtes se tournent vers l'endroit d'où arrivent les voix. Judas, qui se trouve là avec les disciples, se retourne lui aussi. Sa haute taille lui permet de voir et il dit :

« C'est un soldat romain qui se débat pour entrer ! Il viole, il a déjà violé le Lieu saint ! Quelle horreur ! »

Beaucoup lui font écho.

« Laissez-moi passer, chiens de juifs ! Jésus est ici. Je le sais ! C'est lui que je veux ! Je n'ai que faire de vos pierres stupides. L'enfant meurt et lui, il le sauvera. Fichez-moi le camp, hyènes hypocrites... »

Lorsque Jésus comprend que c'est lui qu'on demande, il se dirige aussitôt vers l'atrium sous lequel a lieu ce remue-ménage. A peine arrivé, il s'écrie :

« Paix et respect à ce lieu et à l'heure de l'offrande.

– Oh ! Jésus ! Salut ! Je suis Alexandre. Ecartez-vous, chiens ! »

Ce à quoi Jésus répond paisiblement :

« Oui, écartez-vous. Je conduirai ailleurs le païen qui ignore ce qu'est ce lieu pour nous. »

Le cercle se fend et Jésus rejoint le soldat dont la cuirasse est ensanglantée.

« Tu es blessé ? Viens. On ne peut pas rester ici. » Et il le conduit plus loin en passant par l'autre cour.

« Ce n'est pas moi qui suis blessé, c'est un enfant... Mon cheval, près de l'Antonia, m'a échappé et l'a renversé. Les sabots lui ont ouvert la tête. Procule a dit : “ Il n'y a plus rien à faire ! ” Moi... ce n'est pas ma faute... mais c'est par moi que c'est arrivé et sa mère est désespérée. Je t'avais vu passer... venir ici... J'ai dit : “ Le médecin n'y peut rien, mais lui, si. ” J'ai ajouté : “ Femme, viens. Jésus le guérira. ” Ces idiots m'ont retenu... peut-être l'enfant est-il mort.

– Où est-il ? demande Jésus.

– Sous ce portique, sur le sein de sa mère, répond le soldat que j'ai déjà vu à la Porte des Poissons.

– Allons-y. »

Jésus hâte le pas, suivi des siens et d'un cortège de gens.

115.2 Sur les marches, à l'entrée du portique, adossée à une colonne, se tient une femme déchirée par la douleur qui pleure sur son enfant mourant. Ce dernier a le teint terreux, les lèvres violacées à demi ouvertes par le râle caractéristique de ceux qui ont une blessure au cerveau. Une bande lui enserre la tête, rouge de sang sur la nuque et sur le front.

« Il a la tête ouverte, devant et derrière. On voit le cerveau. C'est tendre, la tête à cet âge, et le cheval était fort et venait d'être ferré » explique Alexandre.

Jésus se tient auprès de la femme qui, elle non plus, ne parle pas ; elle est à l'agonie elle aussi, près de son fils mourant. Il lui pose la main sur la tête.

« Ne pleure pas, femme, dit Jésus avec toute la douceur dont il est empreint, une douceur infinie. Aie foi. Donne-moi ton petit. »

La femme le regarde, hébétée. La foule s'en prend aux Romains et plaint le mourant et sa mère. Alexandre se débat entre les sentiments de colère que lui font éprouver ces accusations injustes, de pitié et d'espoir.

Jésus s'assied à côté de la femme quand il se rend compte qu'elle ne peut plus faire un geste. Il se penche, prend dans ses longues mains la petite tête blessée, se penche encore davantage, s'ap-proche du minois de cire, souffle sur la petite bouche qui râle... Un instant se passe. Puis il a un sourire que l'on voit à peine à travers les mèches de cheveux qui pendent sur le front. Il se redresse. L'enfant ouvre les yeux et essaie de s'asseoir. Sa mère craint que ce ne soit son suprême effort et hurle en le tenant sur son coeur.

« Laisse-le aller, femme. Mon enfant, viens vers moi » dit Jésus – toujours assis à côté de la femme – en lui tendant les bras avec un sourire. Rassuré, l'enfant se jette dans ses bras. Il pleure non pas de douleur, mais sous l'effet de la peur que lui rappelle le souvenir de la scène.

« Il n'y a plus de cheval. Il n'y en a plus, dit Jésus pour le rassurer. Tout est fini. Ça te fait encore mal ici ?

– Non. Mais j'ai peur, j'ai peur !

– Tu le vois, femme, il n'y a plus que de la peur, mais elle est en train de passer. Apportez-moi de l'eau. Le sang et la bande l'impressionnent. Donne-moi l'une de tes pommes, Jean... Prends, mon petit. Mange. C'est bon... »

On apporte de l'eau. C'est même le soldat Alexandre qui l'apporte, dans son casque. Jésus s'apprête à détacher la bande.

Alexandre et la mère disent :

« Non ! Il revient bien à la vie... mais sa tête est ouverte ! »

Jésus sourit et enlève la bande. Un tour, deux, trois, huit tours. Il retire le linge ensanglanté. Du milieu du front à la nuque, à droite, il y a un seul caillot de sang encore mou dans les cheveux du bambin. Jésus trempe une bande et lave.

« Mais au-dessous il y a la blessure... si tu enlèves le caillot, elle va se remettre à saigner » insiste Alexandre.

La mère ferme les yeux pour ne pas voir.

Jésus lave à plusieurs reprises, jusqu'à ce que le caillot se détache... voici les cheveux nettoyés. Ils sont humides, mais au-dessous il n'y a pas de blessure. Le front aussi est guéri. Il reste juste une petite marque rouge là où la cicatrice s'est formée.

Les gens crient de stupeur. La femme ose regarder et, quand elle voit, elle ne se retient plus. Elle s'écroule sur Jésus, l'embrasse en même temps que son enfant, et pleure. Jésus supporte cet épanchement et cette pluie de larmes.

« Je te remercie, Jésus, dit Alexandre. Je souffrais d'avoir tué cet innocent.

– Tu as fait preuve de bonté et de confiance. Adieu, Alexandre. Retourne à ton service.
»

115.3 Alexandre est sur le point de s'en aller lorsque arrive tout à coup un vrai cyclone d'officiers du Temple et de prêtres.

« Le grand-prêtre t'intime, par notre intermédiaire, de sortir du Temple, toi et le païen profanateur. Et tout de suite ! Vous avez troublé l'offrande de l'encens. Cet homme a pénétré dans un lieu réservé à Israël. Ce n'est pas la première fois qu'à cause de toi, le Temple est en rumeur. Le grand-prêtre, et avec lui les Anciens de service, t'ordonnent de ne plus remettre les pieds ici, à l'intérieur. Va et reste avec tes païens.

– Nous ne sommes pas des chiens, nous non plus. C'est lui qui le dit : “ Il n'y a qu'un seul Dieu qui a créé les juifs et les Romains. ” Si donc c'est sa Maison et si je suis sa créature, je peux y entrer moi aussi, répond Alexandre, blessé par le mépris avec lequel les prêtres prononcent le mot de “ païens ”.

– Tais-toi, Alexandre. Je vais parler » intervient Jésus qui, après avoir donné un baiser à l'enfant, l'a rendu à sa mère et s'est levé.

Il dit au groupe qui vient le chasser :

« Personne ne peut défendre à un fidèle, à un vrai israélite dont personne ne peut prouver qu'il est en état de péché, de prier près du Saint.

– Mais d'expliquer la Loi dans le Temple, oui. Tu en as pris le droit sans l'avoir et sans le demander. Qui es-tu ? Qui te connaît ? Comment usurpes-tu un nom et une place qui ne t'appartiennent pas ? »

115.4 Jésus leur lance un de ces regards ! Puis-il dit :

« Judas de Kérioth, approche. »

Judas ne paraît pas enthousiasmé par cette invitation. Il avait cherché à s'éclipser dès la venue des prêtres et des officiers du Temple (ils n'ont pas une tenue militaire, il doit s'agir d'une charge civile). Mais il lui faut obéir car Pierre et Jude le poussent en avant.

« Judas, réponds, dit Jésus. Et vous, regardez-le. Vous le connaissez. Il est du Temple. Le connaissez-vous ? »

Ils sont bien obligés de répondre oui.

« Judas, qu'est-ce que je t'ai fait faire quand j'ai parlé ici la première fois ? Raconte ton étonnement et comment j'y ai répondu. Parle et sois franc.

– Il m'a dit : " Appelle l'officier de service pour que je puisse lui demander la permission de faire l'instruction. " Il s'est nommé et a donné des preuves de son identité et de sa tribu... Moi, j'en étais étonné, car je jugeais qu'il s'agissait d'une formalité inutile puisqu'il dit être le Messie. Alors il m'a dit : " Ce que je fais est nécessaire et, quand l'heure sera venue, rappelle-toi que je n'ai manqué de respect ni au Temple ni à ses officiers. " Oui. C'est bien ce qu'il a dit. Par respect pour la vérité, je dois le dire. »

Judas, au début, parlait sans beaucoup d'assurance, comme si la chose l'ennuyait. Mais ensuite, par l'effet de ces brusques revirements qui lui sont propres, il a pris de l'aplomb, au point d'en devenir presque arrogant.

« Je suis surpris que tu le défendes. Tu as trahi la confiance que nous avons en toi, reproche un prêtre à Judas.

– Je n'ai trahi personne. Combien parmi vous appartiennent à Jean-Baptiste ! Sont-ils traîtres pour autant ? Moi, j'appartiens au Christ, voilà tout.

– Eh bien, il ne doit pas parler ici. Qu'il vienne comme fidèle. C'est déjà trop pour un ami des païens, des prostituées, des publicains...

– Répondez-moi, maintenant, dit Jésus sévère mais calme. Quels sont les Anciens de service ?

– Doras et Félix, des juifs. Joachim de Capharnaüm et Joseph d'Iturée.

– J’ai compris. Allons. Rapportez aux trois accusateurs – car Joseph d’Iturée n’a pu en faire partie – que le Temple n’est pas tout Israël et qu’Israël n’est pas le monde entier. Que la bave des serpents, pour très venimeuse qu’elle soit, ne submergera pas la Voix de Dieu, et que son venin ne paralysera pas mes allées et venues parmi les hommes, tant que l’heure ne sera pas venue. Et puis... dites-leur bien qu’ensuite les hommes feront justice des bourreaux et exalteront la Victime en faisant d’elle leur unique amour. Allez. Quant à nous, partons. »

Jésus revêt son lourd manteau foncé et sort, accompagné de ses disciples.

115.5 Ils sont suivis par Alexandre qui a assisté à la discussion ; en dehors de l’enceinte, près de la Tour Antonia, il dit :

« Je te salue, Maître. Et je te demande pardon d’avoir été pour toi une cause de réprimande.

– Ne t’en afflige pas ! Ils cherchaient un prétexte. Ils l’ont trouvé. Si ce n’avait pas été toi, c’en aurait été un autre... Vous, à Rome, vous faites des jeux au Cirque avec des fauves et des serpents, n’est-ce pas ? Eh bien, je t’affirme qu’il n’y a pas de fauve plus féroce et plus perfide que l’homme qui veut en tuer un autre.

– Et moi, je t’affirme qu’au service de César j’ai parcouru toutes les régions romaines. Mais jamais, à l’occasion de milliers de rencontres, je n’ai trouvé quelqu’un de plus divin que toi. Non, nos dieux ne sont pas aussi divins que toi ! Ils sont vindicatifs, cruels, bagarreurs, menteurs. Toi, tu es bon. Tu es vraiment un Homme, mais qui n’est pas seulement homme. Salut, Maître.

– Adieu, Alexandre. Avance dans la Lumière. »

Tout prend fin.

L'enfant Caius Lucius

EMV 155 – La leçon de l'enfant Caius

– Il est difficile d'aimer ceux qu'on ne connaît pas !

– Non. Regarde. Toi, petit, viens ici. »

Un garçon d'environ huit ans, qui jouait dans un coin avec deux autres camarades, s'approche. C'est un garçon robuste aux cheveux noirs alors que son teint est très blanc.

« Qui es-tu ?

– Je suis Lucius, Caius Lucius, fils de Caius Marius, je suis romain, fils du décurion de garde resté ici après avoir été blessé.

– Et ceux-ci, qui sont-ils ?

– Ce sont Isaac et Tobie. Mais on ne doit pas le dire, parce qu'ils seraient punis.

– Pourquoi ?

– Parce qu'ils sont hébreux, et moi romain, et on ne peut pas.

– Mais tu restes avec eux. Pourquoi ?

– Parce que nous nous aimons bien. Nous jouons toujours ensemble aux dés, ou à sauter. Mais on le fait en cachette.

– Et moi, tu m'aimerais bien ? Je suis hébreu, moi aussi, et je ne suis pas un enfant. Réfléchis : je suis un maître, on pourrait dire, un prêtre.

– Et qu'est-ce que cela peut me faire ? Si tu m'aimes bien, je t'aime bien, et je t'aime bien parce que tu m'aimes bien.

– Comment le sais-tu ?

– Parce que tu es bon. Celui qui est bon aime bien.

– Voilà, mes amis, le secret pour aimer : être bon. Alors on aime sans se demander si un tel a la même foi ou non. »

Et Jésus, tenant par la main le petit Caïus Lucius, s'en va distribuer quelques caresses aux enfants hébreux qui, apeurés, se sont cachés derrière une porte cochère ; il leur dit :

« Les enfants bons sont des anges. Les anges ont une seule patrie : le paradis. Ils ont une seule religion : celle du Dieu unique. Ils ont un seul temple : le cœur de Dieu. Aimez-vous bien, comme des anges, toujours. »

Le centurion romain de Capharnaüm

EMV 177 - Guérison du serviteur du centurion de Capharnaüm

177.1 Jésus, venant de la campagne, entre à Capharnaüm. Il est accompagné des douze ou plutôt des onze apôtres, car Jean n'est pas là. Salutations habituelles des gens sur une gamme très variée d'expressions, depuis celles toutes simples des enfants à celles un peu timides des femmes, de celles extatiques des miraculés, jusqu'aux salutations curieuses ou ironiques. Il y en a pour tous les goûts. Et Jésus répond à tous, de la même façon dont il est salué : des caresses pour les enfants, des bénédictions pour les femmes, des sourires aux miraculés, et une marque de profond respect pour les autres.

Mais, cette fois, aux salutations ordinaires s'unit celle du centurion de l'endroit, je crois. Il le salue de son : « Ave, Maître ! » auquel Jésus répond :

« Que Dieu vienne à toi. »

Pendant que la foule s'approche, curieuse de voir comment va se passer la rencontre, le romain poursuit :

« Cela fait plusieurs jours que je t'attends. Tu ne me reconnais pas, mais j'étais parmi ceux qui t'écoutaient sur la montagne. J'étais habillé en civil. Tu ne me demandes pas pourquoi j'étais venu ?

– Je ne te le demande pas. Que veux-tu de moi ?

– Nous avons l'ordre de surveiller ceux qui font des rassemblements. Trop souvent, Rome a dû regretter d'avoir autorisé des réunions honnêtes en apparence. Mais, en te voyant et en t'entendant, j'ai pensé à toi comme à... comme à...

177.2 J'ai un serviteur malade, Seigneur. Il gît dans ma maison sur son lit, paralysé par une maladie osseuse, et il souffre terriblement. Nos médecins ne le guérissent pas. J'ai invité les vôtres à venir, car ce sont des maladies qui viennent de l'air corrompu de ces régions et vous savez les soigner par les herbes du sol fiévreux de la rive où stagnent les eaux avant d'être absorbées par le sable de la mer. Ils ont refusé de venir. Cela me fait beaucoup de peine, parce que c'est un serviteur fidèle.

– Je viendrai et te le guérirai.

– Non, Seigneur. Je ne t'en demande pas tant. Je suis païen, une ordure pour vous. Si les médecins juifs craignent de se contaminer en mettant les pieds dans ma maison, à plus forte raison ce serait contamination pour toi qui es divin. Je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit. Mais si, d'ici, tu dis un seul mot, mon serviteur guérira car tu commandes à tout ce qui existe. Moi, je suis un homme soumis à de nombreuses autorités, dont la première est César, pour lesquelles je dois faire, penser, agir comme on me l'ordonne, et je peux, à mon tour, donner des ordres aux soldats que j'ai sous mes ordres ; et si je dis à l'un : " Va ", à l'autre : " Viens ", et au serviteur : " Fais ceci ", le premier va où je l'envoie, le second vient parce que je l'appelle, le troisième fait ce que je dis. Toi qui es Celui qui est, tu seras immédiatement obéi par la maladie et elle s'en ira.

– La maladie n'est pas un homme..., objecte Jésus.

– Toi non plus, tu n'es pas un homme, tu es l'Homme. Tu peux donc même commander aux éléments et aux fièvres, car tout est soumis à ton pouvoir. »

177.3 Des notables de Capharnaüm prennent Jésus à part et lui disent :

« C'est un romain, certes, mais écoute-le, car c'est un homme de bien qui nous respecte et nous rend service. Pense que c'est lui qui a fait construire la synagogue et qu'il tient en respect ses soldats pour qu'ils ne se moquent pas de nous pendant le sabbat. Accorde-lui donc cette grâce par amour pour ta ville, pour qu'il ne soit pas déçu et fâché, et pour que son affection pour nous ne se tourne pas en haine. »

Jésus, après les avoir tous écoutés, se tourne en souriant vers le centurion :

« Pars en avant, j'arrive. »

Mais le centurion répète :

« Non, Seigneur, je te l'ai dit : ce serait un grand honneur pour moi si tu entrais sous mon toit, mais je ne mérite pas tant. Dis seulement une parole et mon serviteur sera guéri.

– Qu'il en soit donc ainsi. Va avec foi. En cet instant même, la fièvre le quitte et la vie revient dans ses membres. Fais en sorte qu'à ton âme aussi vienne la Vie. Va. »

Le centurion salue militairement, s'incline et part.

177.4 Jésus le regarde s'éloigner, puis il se tourne vers l'assistance :

« En vérité, je vous dis que jamais je n'ai trouvé autant de foi en Israël. Ah ! C'est pourtant vrai ! " Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière. Sur ceux qui habitaient dans l'obscurité région de la mort, la lumière a resplendi ", et

encore : “ Le Messie, après avoir levé sa bannière sur les nations, les réunira. ” Ah, mon Royaume ! Vraiment, des multitudes afflueront vers toi ! Ceux qui viendront à toi seront plus nombreux que tous les chameaux et les dromadaires de Madiân et d'Epha, et que les porteurs d'or et d'encens de Saba, plus nombreux que tous les troupeaux de Qédar et que les béliers de Nebayot, et mon cœur se dilatera de joie en voyant venir à moi les peuples de la mer et la puissance des nations. Les îles m'attendent pour m'adorer et les fils d'étrangers construiront les murs de mon Eglise dont les portes resteront toujours ouvertes pour accueillir les rois et la puissance des nations, et pour les sanctifier en moi. Ce qu'Isaïe a vu, cela s'accomplira ! Je vous assure que beaucoup viendront de l'orient et de l'occident et ils siégeront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le Royaume des Cieux, tandis que les fils du Royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures, là où il y aura des pleurs et des grincements de dents.

– Tu prophétises donc que les païens seront égaux aux fils d'Abraham ?

– Non pas égaux, mais supérieurs. Ne le regrettez pas, car c'est votre faute. Ce n'est pas moi, mais les prophètes qui l'an-noncent, et déjà les signes le confirment.

177.5 Maintenant, que quelques-uns d'entre vous aillent à la maison du centurion pour constater la guérison de son serviteur, comme la foi du romain le méritait. Venez. Peut-être que chez moi, des malades attendent ma venue. »

Jésus, accompagné des apôtres et de quelques autres, se dirige vers la maison où il demeure habituellement quand il se trouve à Capharnaüm. Curieux et bruyants, la plupart se précipitent au domicile du centurion.

Quintilianus

EMV 109 - Jésus ramène le berger Jonas à Nazareth, alors que le serviteur est agonisant. Il croise la route de Quintilianus

109.13 Jésus ne s'occupe que de Jonas. Il cherche les sentiers les moins mauvais, ceux qui sont en meilleur état, jusqu'à ce qu'ils arrivent à un carrefour près des champs de Yokhanan. Les quatre paysans accourent pour saluer leur ami qui s'en va et Jésus qui les bénit.

Mais le chemin est long d'Esdreton à Nazareth, et ils ne peuvent aller bien vite avec leur charge pitoyable. Le long de la grande route, pas un char, pas un charretton. Rien. Ils marchent en silence. Jonas semble dormir. Mais sa main ne quitte pas la main de Jésus.

Vers le soir, un char militaire romain les rejoint.

« Au nom de Dieu, arrêtez-vous » dit Jésus en levant la main.

Les deux soldats s'arrêtent. De sous la capote du char qui est tirée parce qu'il commence à pleuvoir, un gradé à l'air bien solennel sort la tête.

« Que veux-tu ? demande-t-il à Jésus.

– J'ai un ami qui se meurt. Je te demande une place pour lui sur le char.

– On ne devrait pas... mais... monte. Nous ne sommes pas des chiens, non plus, nous autres. »

On hisse le brancard.

« C'est ton ami ? Qui es-tu ?

– Le rabbin Jésus de Nazareth.

– Toi ? Oh !... »

Le gradé le regarde curieusement.

« Si c'est toi, alors... montez aussi nombreux que vous le pouvez. Il suffit qu'on ne vous voie pas.... C'est la consigne... mais, au-dessus de la consigne, il y a l'humanité, pas vrai ? Or toi, tu es bon. Je le sais. Eh ! Nous autres, soldats, nous savons tout... Comment je le sais ? Même les pierres parlent en bien ou en mal, et nous avons des oreilles pour les entendre pour servir César. Tu n'es pas un faux Christ comme les autres d'auparavant, qui étaient séditeux et rebelles. Tu es bon. Rome le sait. Cet homme... est très malade.

– C'est pour cela que je le conduis chez ma mère.

– Hum ! Elle n'aura pas longtemps à le soigner ! Donne-lui un peu de vin. Il y en a dans cette gourde. Quant à toi, Aquila, fouette les chevaux, et toi, Quintus, donne-moi la ration de miel et de beurre. Elle est à moi, mais elle lui fera du bien. Il tousse beaucoup, et le miel est bon pour la toux.

– Tu es bon.

– Non, je suis moins mauvais que beaucoup. Et je suis heureux de t'avoir auprès de moi. 109.14 Souviens-toi de Publius Quintilianus de la légion italique. Je suis à Césarée, mais maintenant, je vais à Ptolémaïs. Ordre d'inspection.

– Tu ne t'opposes pas à moi.

– Moi ? Je suis l'ennemi des méchants, jamais des bons. Et je voudrais être bon, moi aussi. Dis-moi : pour nous, hommes d'armes, quelle doctrine prêches-tu ?

– Il n'y a qu'une doctrine, la même pour tous. Justice, honnêteté, continence, pitié. Exercer son métier sans abuser. Même dans la dure nécessité du métier des armes, respecter l'humanité. Et chercher à connaître la Vérité, c'est-à-dire Dieu, unique et éternel car, sans cette connaissance, tout acte est privé de grâce et donc de récompense éternelle.

– Mais, à ma mort, qu'en sera-t-il du bien que j'ai fait ?

– Celui qui vient au Dieu vrai retrouve ce bien dans l'autre vie.

– Je nais une seconde fois ? Je deviens tribun, ou même empereur ?

– Non, tu deviens semblable à Dieu en t'unissant à son éternelle béatitude dans le Ciel.

– Comment ? Moi, dans l'Olympe, parmi les dieux ?

– Il n'y a pas plusieurs dieux. Il n'y a que le Dieu vrai, celui que je prêche, celui qui t'entend et remarque ta bonté et ton désir de connaître le bien.

– Cela me plaît ! Je ne savais pas que Dieu pouvait s'occuper d'un pauvre soldat païen.

– C'est lui qui t'a créé, Publius, c'est pourquoi il t'aime et te voudrait avec lui.

– Eh... pourquoi pas ? Mais... personne ne nous parle de Dieu... jamais...

– Je viendrai à Césarée et tu m'entendras.

– Oh oui ! Je viendrai t'écouter. Nous voici à Nazareth. Je voudrais te rendre encore service. Mais si on me voit...

– Je descends et te bénis pour ta bonté.

– Salut, Maître.

– Que le Seigneur se manifeste à vous, soldats. Adieu. »

EMV 110 – Pierre fait un commentaire sur leur rencontre avec Quintilianus

110.4 – Il pleut, Maître. Qu'allons-nous faire ? Où aller ? »

En effet, sur le lac assombri sous un ciel maintenant tout couvert de nuages couleur de plomb, tombent et rebondissent les premières gouttes d'une pluie qui menace de devenir plus violente.

« Dans quelque maison, nous demanderons abri au nom de Dieu.

– Espérons que nous trouverons des gens aussi bons que ce Romain. Je ne les croyais pas comme ça... Je les avais toujours évités comme impurs, et je vois que... oui, tout compte fait, ils valent mieux que beaucoup d'entre nous, dit Pierre.

– Les Romains te plaisent ? demande Jésus.

– Eh bien... je ne les trouve pas pires que nous. Seulement, ce sont des samaritains... »

Jésus sourit sans rien dire.

EMV 154 – Jésus est à Césarée Maritime et il a commencé à prêcher près de la mer, non loin d'une galère romaine où se trouvent de malheureux prisonniers. Il est interrompu par Quintilianus.

154.3 – Salut, Maître ! Toi ici ? Tu me reconnais ?

– Que Dieu vienne à toi, Publius Quintilianus. Tu vois, je suis venu.

– Et justement ici, dans le quartier romain. Je n'espérais plus te voir, mais j'ai plaisir à t'entendre.

– Moi aussi. Il y a beaucoup de rameurs, sur cette galère ?

– Beaucoup. Des prisonniers de guerre en majeure partie. Ils t'intéressent ?

– Je voudrais m'approcher du bateau.

– Viens. Faites place, vous autres » ordonne le Romain aux quelques personnes qui s'étaient approchées et qui s'écartent rapidement en grommelant des injures.

« Laisse-les donc. Je suis habitué à être entouré de monde.

– Jusqu’ici, c’est possible, mais pas plus loin : galère militaire.

– Cela me suffit. Que Dieu t’en récompense ! »

Jésus reprend son discours pendant que Publius Quintilianus semble monter la garde à ses côtés, dans sa tenue magnifique.

[Jésus donne son discours à l’attention des galériens et des prisonniers. Il leur dit de supporter leur état, les encourage à avoir en vue le Ciel, leur céleste Patrie.]

154.4 Publius Quintilianus revient avec d’autres soldats et derrière lui arrive une litière portée par des esclaves et à laquelle les soldats font faire une place.

[Jésus continue son discours. Il parle de l’âme, de Dieu. Il encourage également les dirigeants de ces galères à être justes. Quand il fini, Publius Quintilianus réagit.]

154.6 La foule, en majeure partie romaine, s’est groupée autour de Jésus dont les idées nouvelles ont étonné tout le monde.

« Par Jupiter ! Tu m’as fait penser à des choses nouvelles. Je n’y avais jamais songé, mais je sens qu’elles sont vraies... »

Publius Quintilianus, à la fois pensif et enthousiaste, regarde Jésus.

« C’est comme ça, mon ami. Si l’homme prenait le temps de réfléchir, il n’en viendrait jamais à commettre le crime.

– Par Jupiter, par Jupiter ! Quelles paroles ! Il faut que je m’en souvienne ! Tu as dit : “ Si l’homme prenait le temps de réfléchir...” »

– ... il n’en viendrait jamais à commettre le crime.

– Mais c’est vrai ! Par Jupiter ! Mais sais-tu que tu es grand ?

– Tout homme qui le voudrait pourrait l’être comme moi, s’il ne faisait qu’un avec Dieu.
»

Le Romain continue sa litanie des "par Jupiter", plus admiratifs les uns que les autres.

Mais Jésus lui dit :

« Pourrais-je apporter quelque réconfort à ces galériens ? J’ai de l’argent... Un fruit, une douceur pour qu’ils sachent que je les aime.

– Donne-le ici, je peux le faire. D'ailleurs, il y a là une dame qui a de grands pouvoirs. Je vais le lui demander. »

Publius s'avance vers la litière et parle près du rideau à peine entrouvert. Il revient :

« J'ai les pleins pouvoirs. Je vais surveiller moi-même la distribution pour que les argousins n'en profitent pas abusivement pour eux-mêmes. Et ce sera l'unique fois qu'un soldat de l'empire fera preuve de pitié envers des esclaves de guerre.

– La première fois, pas la seule. Il viendra un jour où il n'y aura plus d'esclaves ; mais auparavant mes disciples seront descendus parmi les galériens et les esclaves pour les appeler frères. »

Une autre série de "par Jupiter" traverse l'air paisible, pendant que Publius attend d'avoir suffisamment de fruits et de vin pour les galériens.

154.7 Puis, avant de monter sur la galère, il dit à l'oreille de Jésus :

« Là, à l'intérieur, se trouve Claudia Procula. Elle voudrait t'entendre encore mais, en attendant, elle veut t'interroger. Vas-y. »

Rencontre avec des Romains

EMV 129 - Guérison d'un Romain qui est possédé. Enseignement à son frère

129.1 Jésus se trouve aujourd'hui avec les neuf qui sont restés, puisque les trois autres sont partis pour Jérusalem. Thomas, toujours gai, se partage entre ses légumes et ses autres charges plus spirituelles. Pendant ce temps, Pierre, Philippe, Barthélemy et Matthieu s'occupent des pèlerins et les autres vont au fleuve pour baptiser. C'est vraiment un baptême de pénitence, avec la bise qui souffle !

Jésus est encore dans son coin à la cuisine pendant que Thomas s'active en silence pour laisser en paix le Maître. A cet instant André entre et dit :

« Maître, il y a un malade. A mon avis, ce serait bien de le guérir tout de suite parce que... Comme ils ne sont pas juifs, ils disent qu'il est fou, mais nous dirions, nous, qu'il est possédé. Il crie, il braille, il se débat. Viens le voir, toi.

– Tout de suite. Où est-il ?

– Il est encore dans la plaine. Entends-tu ces hurlements ? C'est lui. On dirait une bête, mais c'est lui. Il doit être riche, car celui qui l'accompagne est bien vêtu, et le malade

a été descendu d'un char très luxueux et par plusieurs serviteurs. Ce doit être un païen car il blasphème les dieux de l'Olympe.

– Allons-y.

– Je viens voir aussi » dit Thomas, plus curieux de voir que préoccupé de ses légumes.

Ils sortent et, au lieu de prendre la direction du fleuve, ils tournent du côté des champs qui séparent cette ferme (ainsi dirions-nous) de la maison du régisseur.

Des brebis broutaient dans un pré mais, apeurées, elles se sont maintenant éparpillées de tous côtés. Des bergers et un chien – c'est le second qui se présente dans mes visions – ont vainement essayé de les rassembler. Au milieu du pré, il y a un homme que l'on tient solidement attaché et qui, malgré cela, bondit comme un forcené. Il pousse des cris effrayants, toujours plus forts à mesure que Jésus s'approche de lui.

Pierre, Philippe, Matthieu et Nathanaël sont tout près, perplexes. Il y a aussi des gens : des hommes, car les femmes ont peur.

« Tu es venu, Maître ? Tu vois cette furie ? dit Pierre.

– Ça va passer.

– Mais... il est païen, le sais-tu ?

– Quelle importance cela peut-il avoir ?

– Eh bien... à cause de son âme !... »

Jésus a un bref sourire et s'avance. Il rejoint le groupe du fou qui s'agite de plus en plus.

129.2 Un homme se détache du groupe. Son vêtement et son visage rasé prouvent manifestement que c'est un Romain. Il salue :

« Salut, Maître. Ta réputation est arrivée jusqu'à moi. Tu es plus grand qu'Hippocrate pour les guérisons et que la statue d'Esculape pour opérer des miracles sur les malades. Je le sais. C'est pour cela que je viens. Tu vois mon frère ? Il est devenu fou à cause d'un mal mystérieux. Les médecins n'y comprennent rien. Je suis allé avec lui au temple d'Esculape, mais il en est sorti plus fou encore. J'ai un parent à Ptolémaïs. Il m'a envoyé un message par galère. Il disait qu'ici un homme guérit tout le monde. Et je suis venu. Terrible voyage !

– Il mérite une récompense.

- Mais voilà, nous ne sommes même pas prosélytes. Juste des Romains, fidèles aux dieux. Des païens, dites-vous. De Sybaris, et maintenant à Chypre.
- C'est vrai, vous êtes païens.
- Alors... n'y a-t-il rien pour nous ? Ton Olympe chasse le nôtre ou est chassé par lui.
- Mon Dieu, unique et trine, règne, unique et seul.
- Je suis venu pour rien, dit le Romain déçu.
- Pourquoi ?
- Parce que j'appartiens à un autre dieu.
- Il n'y a qu'un Dieu qui crée l'âme.
- L'âme... ?
- L'âme, cette essence divine créée par Dieu pour chaque homme. C'est notre compagne pendant notre vie, mais elle survit à l'existence.
- Et où est-elle ?
- Dans les profondeurs du moi. Etant divine, elle a beau se trouver dans le sanctuaire le plus sacré, on peut dire d'elle – et je dis bien “ elle ”, pas “ cela ”, parce qu'elle n'est pas une chose, mais un être vrai et digne de tout respect – qu'elle n'est pas contenue, mais qu'elle contient.
- Par Jupiter ! Mais tu es philosophe ?
- Je suis la Raison unie à Dieu.
- Je croyais que tu l'étais à cause de ce que tu disais...
- Et qu'est-ce que la philosophie quand elle est vraie et honnête, sinon une élévation de la raison humaine vers la Sagesse et la Puissance infinies, c'est-à-dire vers Dieu ?
- Dieu ! Dieu !... J'ai ce malheureux qui me trouble, mais j'en oublie presque son état pour t'écouter toi, qui es divin.
- Je ne le suis pas de la manière dont tu le dis. Toi, tu qualifies de divin ce qui dépasse l'humain. Moi, j'affirme qu'un tel nom ne doit être donné qu'à celui qui est de Dieu.
- Qu'est-ce que Dieu ? Qui l'a jamais vu ?
- On a écrit : “ Toi qui nous as formés, salut ! Quand je décris la perfection humaine, les harmonies de notre corps, je célèbre ta gloire. ” Il a été dit : “ Ta bonté brille en ce

que tu as distribué tes dons à tous les vivants, pour que tout homme ait ce qui lui est nécessaire. Et tes dons témoignent de ta sagesse, comme l'accomplissement de tes volontés témoigne de ta puissance. " Reconnais-tu ces paroles ?

– Si Minerve vient à mon secours... elles sont de Galien. Mais comment les connais-tu ? Je suis stupéfait !... »

Jésus sourit et répond :

« Viens au vrai Dieu et son Esprit divin t'instruira " de la vraie sagesse et de la piété qui consistent à se connaître soi-même et à adorer la Vérité. "

– Mais c'est toujours de Galien ! Maintenant, j'en suis sûr. En plus d'être médecin et mage, tu es également philosophe. Pourquoi ne viens-tu pas à Rome ?

– Je ne suis ni médecin, ni mage, ni philosophe, comme tu dis, mais le témoignage de Dieu sur la terre.

129.3 Amenez-moi le malade. »

On le traîne là, tout criant et gesticulant.

« Tu vois ? Tu dis qu'il est fou, qu'aucun médecin ne peut le guérir. C'est vrai. Aucun médecin : car il n'est pas fou. Mais un être des enfers – je parle ainsi pour toi qui es païen – est entré en lui.

– Mais il n'a pas l'esprit d'une pythie. Au contraire, il ne dit que des choses fausses.

– Nous donnons à cet esprit le nom de " démon ", non de pythie. Il y a celui qui parle et celui qui est muet. Celui qui trompe par des raisons teintées de vérités et celui qui n'est que désordre mental. Le premier de ces deux est le plus complet et le plus dangereux. Ton frère a le second. Mais maintenant, il va en sortir.

– Comment ?

– Lui-même te le dira. »

Jésus ordonne :

« Quitte cet homme ! Retourne à ton abîme.

– J'y vais. Contre toi, mon pouvoir est trop faible. Tu me chasses et me muselles. Pourquoi es-tu toujours victorieux... ? »

L'esprit a parlé par la bouche de l'homme qui s'affaisse ensuite, comme épuisé.

« Il est guéri. Déliez-le sans crainte.

– Guéri ? En es-tu sûr ? Mais... mais moi, je t'adore ! »

Le Romain veut se prosterner, mais Jésus refuse.

« Elève ton âme. C'est au Ciel qu'est Dieu. Adore-le et va à lui. Adieu.

– Non. Pour ça, non. Accepte au moins quelque chose. Permets-moi de te traiter comme les prêtres d'Esculape. Permets-moi de t'entendre parler... Permets-moi de parler de toi dans ma patrie...

– D'accord, et viens avec ton frère. »

Le frère regarde autour de lui, stupéfait, et demande :

« Mais où suis-je ? Ce n'est pas Cintium, ici ! Où est la mer ?

– Tu étais... »

Jésus fait un signe pour lui imposer le silence :

« Tu étais pris par une grande fièvre et on t'a conduit sous un autre climat. Maintenant, tu vas mieux. Viens. »

Ils vont tous dans la grande salle, mais tous ne sont pas émus de la même manière : il y a les admirateurs et ceux qui critiquent la guérison du païen.

129.4 Jésus gagne sa place ; justement, les Romains se placent au premier rang de l'assemblée.

« Permettez-moi de vous citer un passage des Rois.

On y dit que le roi de Syrie, étant sur le point de déclarer la guerre à Israël, avait à sa cour un homme puissant et respecté du nom de Naamân, qui était lépreux. Une petite fille juive, prise par les Syriens, était devenue son esclave et lui dit : “ Si mon seigneur s'était adressé au prophète de Samarie, certainement, il l'aurait guéri de la lèpre. ” A la suite de cela, Naamân demanda au roi la permission de suivre le conseil de la petite fille. Mais le roi d'Israël fut fortement troublé et dit : “ Suis-je donc Dieu pour que le roi de Syrie m'envoie les malades ? C'est un piège pour déclarer la guerre. ” Mais le prophète Elisée, mis au courant, dit : “ Que ce lépreux vienne me trouver, je le guérirai et il saura qu'il y a un prophète en Israël. ” Naamân se rendit alors chez Elisée, mais Elisée ne le reçut pas. Il lui envoya dire : “ Va te baigner sept fois dans le Jourdain et tu seras purifié. ” Naamân s'indigna, car il lui parut avoir fait pour rien une si longue route, et il était sur le point de repartir. Mais ses serviteurs lui firent observer : “ Il t'a seulement demandé de te laver sept fois, et même s'il t'avait commandé beaucoup plus, tu aurais dû le faire parce que c'est un prophète. ” Alors Naamân se rendit à ces raisons. Il alla au fleuve, se lava et fut guéri. Ravi, il revint chez le serviteur de Dieu et lui dit : “ Je sais désormais la vérité : il n'y a pas d'autre Dieu sur toute la terre que le

Dieu d'Israël. " Et comme Elisée refusait ses cadeaux, il lui demanda la permission de prendre de la terre, suffisamment pour pouvoir sacrifier au Dieu vrai sur un peu de terre d'Israël.

Je sais que vous n'approuvez pas tous ce que j'ai fait. Je sais aussi que je ne suis pas tenu de me justifier devant vous. Mais puisque je vous aime d'un amour vrai, je veux que vous compreniez mon geste et qu'il vous éclaire, et que toute pensée de critique ou de scandale disparaisse de votre âme.

Nous avons là deux sujets d'un Etat païen. L'un était malade et on leur a dit par l'intermédiaire d'un parent, mais certainement par la bouche d'un juif : " Si vous allez trouver le Messie d'Israël, il guérira le malade. " Et eux, de très loin, sont venus à moi. Leur confiance était plus grande encore que celle de Naamân, car ils ne savaient rien d'Israël et du Messie, tandis que le Syrien appartenait à une nation voisine et était en contact permanent avec les esclaves d'Israël ; par conséquent, il savait déjà qu'en Israël il y a Dieu. Le vrai Dieu. N'est-ce pas une bonne chose qu'un païen puisse retourner dans sa patrie en proclamant désormais : " Vraiment, il existe en Israël un homme de Dieu et en Israël on adore le vrai Dieu " ?

Je n'ai pas dit : " Lave-toi sept fois. " Mais j'ai parlé de Dieu et de l'âme, deux choses qu'ils ignorent et qui, telles les bouches d'une fontaine intarissable, apportent les sept dons. Car là où se trouvent l'idée de Dieu et de l'âme, ainsi que le désir de les trouver, naissent les arbres de la foi, de l'espérance, de la charité, de la justice, de la tempérance, de la force et de la prudence. Or ces vertus restent ignorées de ceux qui ne peuvent que copier chez leurs dieux les passions humaines communes, plus perverses parce que possédées par des êtres supposés supérieurs. Désormais, ils retournent dans leur patrie mais, plus que la joie d'avoir été exaucés, ils ont celle de dire : " Nous savons que nous ne sommes pas des brutes, mais qu'après la vie il y a encore une autre Vie. Nous savons que le vrai Dieu est bonté, qu'il nous aime, nous aussi, et nous fait du bien pour nous persuader d'aller à lui. "

129.5 Que croyez-vous donc ? Qu'eux seuls ignorent la vérité ? Tout à l'heure un de mes disciples croyait que je ne pourrais guérir le malade parce qu'il avait une âme païenne. Mais l'âme, qu'est-elle ? Et d'où vient-elle ? L'âme est l'essence spirituelle de l'homme. C'est elle qui, créée à un âge parfait, investit, accompagne, anime toute la vie de la chair et continue à vivre lorsque la chair n'est plus, car elle est immortelle comme celui qui l'a créée : Dieu. Puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y a pas d'âmes de païens ou d'âmes de non-païens créées par différents dieux. Il n'y a qu'une seule force qui crée les âmes : celle du Créateur, de notre Dieu, unique, puissant, saint, bon, n'ayant d'autre passion que l'amour, la charité parfaite, toute spirituelle ; comme j'ai employé, pour être compris de ces Romains, le terme de : charité, je précise : charité toute morale. Car l'idée d'esprit n'est pas comprise par ces enfants qui ne savent rien des termes saints.

Que croyez-vous donc ? Que c'est seulement pour Israël que je suis venu ? Je suis celui qui rassemblera sous une seule houlette toutes les nations, celle du Ciel. Et, en vérité, je vous dis que bientôt viendra le temps où beaucoup de païens diront : " Permettez-nous d'avoir tout ce qu'il faut pour pouvoir sur notre sol païen faire des sacrifices au Dieu vrai, un et trine " dont je suis, moi, la Parole.

Désormais, ils repartent plus convaincus que si je les avais chassés avec mépris. Grâce à mes miracles et à mes paroles, ils ont pris conscience de Dieu, et ils le raconteront là où ils retournent.

J'ajoute : n'était-il pas juste de récompenser une si grande foi ? Désorientés par les réponses des médecins, déçus par leurs voyages inutiles vers les temples, ils ont su avoir suffisamment de foi pour venir encore vers l'Inconnu, le grand Inconnu du monde, le Méprisé, le grand Méprisé et Calomnié d'Israël et lui dire : " Je crois que, toi, tu le peux. " Le premier chrême pour leur mentalité nouvelle leur vient de ce qu'ils ont su croire. Ce n'est pas tant de la maladie que de leur foi erronée que je les ai guéris. En effet, j'ai porté à leurs lèvres une coupe dont la soif croît au fur et à mesure que l'on boit : la soif de connaître le vrai Dieu.

J'ai fini. Je vous le dis à vous, hommes d'Israël : sachez avoir la foi qu'ils ont su avoir.
»

129.6 Le Romain s'approche, accompagné de son frère guéri :

« Mais... je n'ose plus dire : par Jupiter ! Je dis : mais sur mon honneur de citoyen romain, je te jure que j'aurai cette soif ! Maintenant, il me faut partir. Qui désormais me donnera encore à boire ?

– Ton esprit, l'âme que tu sais maintenant posséder jusqu'au jour où l'un des mes envoyés viendra vers toi.

– Pas toi ?

– Moi... Moi, non. Mais j'aurai beau ne pas être présent, je ne serai pas absent. Et il se passera guère plus de deux ans seulement pour que je te fasse un don plus grand que la guérison de celui qui t'était cher. Adieu à vous deux. Sachez persévérer dans ce sentiment de foi.

– Salut, Maître. Que le vrai Dieu te sauve. »

Les deux Romains s'en vont, et on les entend appeler leurs serviteurs avec le char.

« Et ils ignoraient même qu'ils avaient une âme ! Murmure un vieillard.

— Oui, père. Mais ils ont su recevoir ma parole mieux que beaucoup en Israël. Maintenant, puisqu'ils ont donné une obole si importante, faisons-en profiter les pauvres de Dieu en doublant ou triplant l'aumône. Et que les pauvres prient pour ces

bienfaiteurs plus pauvres qu'eux-mêmes, afin qu'ils arrivent à la vraie, à l'unique richesse : connaître Dieu. »

Les dames romaines – Claudia Procula, Valeria, Lydia et Faustina

EMV 116 – Première rencontre de Jean avec Claudia Procula

116.1 Jésus dîne dans la cuisine de la maisonnette de l'Oliveraie avec ses disciples. Ils parlent des événements de la journée. Cependant, il ne s'agit pas de celle que j'ai racontée plus haut car je constate qu'on parle d'autres faits, parmi lesquels la guérison d'un lépreux survenue près des tombeaux sur la route de Bethphagé.

« Il y avait aussi un centurion romain qui regardait » dit Barthélemy, qui ajoute : « Il m'a demandé du haut de son cheval : " L'homme que tu suis fait souvent des choses semblables ? " et, à ma réponse affirmative, il s'est écrié : " Alors, il est plus grand qu'Esculape et il deviendra plus riche que Crésus. " J'ai répondu : " Il sera toujours pauvre aux yeux du monde, car il ne reçoit pas, mais il donne, et ne veut que des âmes pour les conduire au Dieu vrai. " Le centurion m'a regardé avec surprise, puis il a éperonné son cheval et est parti au galop.

– Il y avait aussi une dame romaine dans sa litière. Ce ne pouvait être qu'une femme. Elle avait baissé les rideaux, mais jetait des coups d'oeil au-dehors. Je l'ai bien vue ! » dit Thomas.

Jean intervient :

« Oui, elle était au début du tournant. Elle avait donné l'ordre de s'arrêter quand le lépreux avait crié : " Fils de David, aie pitié de moi ! " Un rideau avait bougé et j'ai vu qu'elle t'a observé avec une loupe précieuse, puis elle a eu un rire ironique. Mais quand elle a vu que toi, sur ton seul ordre, tu l'avais guéri... elle m'a appelé pour m'interroger : " C'est donc lui qu'on donne pour le vrai Messie ? " J'ai répondu que oui, et elle m'a dit : " Tu es avec lui ? " Puis elle a demandé : " Est-il vraiment bon ? "

– Alors, tu l'as vue. Comment était-elle ? demandent Pierre et Judas.

– Bah !... une femme...

– Quelle découverte ! » fait Pierre en riant.

Et Judas poursuit :

« Mais elle était belle, jeune, riche ?

– Oui. Il me semble qu'elle était jeune, et belle aussi. Mais je regardais toujours vers Jésus plutôt que de son côté. Je voulais voir si le Maître se remettait en route...

– Imbécile ! Murmure Judas entre ses dents.

– Pourquoi ? intervient Jacques, fils de Zébédée, pour le défendre. Mon frère n'est pas un Ganymède en quête d'aventures. Il a répondu par politesse, mais il n'a pas manqué à sa première qualité.

– Laquelle ? demande Judas.

– Celle d'un disciple qui garde pour son Maître son unique amour. »

Irrité, Judas baisse la tête.

Comme le souligne maria-valtorta.org, la Romaine mentionnée est Claudia Procula, l'épouse de Ponce Pilate. "Elle se déplace en litière, escortée par un centurion. On en a confirmation par Jean en EMV 154.8, et en EMV 563.5."

EMV 154 – Claudia Procula interroge brièvement le Maître sur l'âme

« Là, à l'intérieur, se trouve Claudia Procula. Elle voudrait t'entendre encore mais, en attendant, elle veut t'interroger. Vas-y. »

Jésus se dirige vers la litière.

« Salut, Maître. »

Le rideau s'écarte à peine, laissant voir une belle femme d'environ trente ans.

« Que le désir de la sagesse vienne en toi.

– Tu as dit que l'âme se souvient des Cieux. Elle est donc éternelle, cette chose que vous dites exister en nous ?

– Oui, elle est éternelle. C'est pour cela qu'elle se souvient de Dieu, son Créateur.

– Qu'est-ce que l'âme ?

– L'âme est la vraie noblesse de l'homme. Tu es fière d'appartenir à la noble famille

des Claudii. L'homme est quelque chose de plus, car il appartient à la famille de Dieu. Tu as en toi le sang des Claudii, une famille puissante, certes, mais qui a eu une origine et aura une fin. Par l'âme, c'est le sang de Dieu qui coule en l'homme. Car l'âme est le sang spirituel – Dieu étant un très pur Esprit – du Créateur de l'homme : du Dieu éternel, puissant, saint. L'homme est donc éternel, puissant, saint par l'âme qui est en lui et qui est vivante tant qu'elle est unie à Dieu.

– Je suis païenne. Je n'ai donc pas d'âme ...

– Si, tu en as une, mais elle est tombée en léthargie. Eveille-la à la Vérité et à la Vie ...

– Adieu, Maître.

– Que la Justice te conquière. Adieu. »

EMV 155 - Guérison de la petite Faustina, fille de Valéria

Citation :

155.4 Une femme grande et plantureuse appelle Lucius qui quitte Jésus en s'écriant : « Maman ! » et il lance à la femme :

« J'ai un grand ami, tu sais ? C'est un maître ! ... »

Au lieu de s'éloigner avec son fils, la femme vient vers Jésus et l'interroge :

« Salut. C'est toi, l'homme de Galilée qui parlait hier au port ?

– Oui, c'est moi.

– Alors attends-moi là. Je reviens tout de suite. »

Et elle s'en va avec l'enfant.

Entre-temps les autres apôtres sont arrivés, sauf Matthieu et Jean. Ils demandent :

« Qui était-ce ?

– Une romaine, je crois, répondent Simon et les autres.

– Et que voulait-elle ?

– Elle nous a dit d'attendre ici. Nous n'allons pas tarder à le savoir. »

Cependant, des gens se sont approchés et attendent avec curiosité.

La femme revient avec d'autres romains.

« Tu es donc le Maître ? » interroge un homme qui semble être le serviteur d'une maison riche. Après confirmation, il demande :

« Cela t'ennuierait-il de guérir la petite fille d'une amie de Claudia ? L'enfant est mourante car elle s'étouffe et le médecin ne sait pas de quoi elle meurt. Hier soir, elle était en bonne santé. Ce matin, elle est à l'agonie.

– Allons-y. »

Ils font quelques pas dans une rue qui mène à l'endroit où ils étaient hier et arrivent au portail grand ouvert d'une maison habitée, semble-t-il, par des romains.

« Attends un moment. »

L'homme entre rapidement et revient aussitôt en disant :

« Viens. »

155.5 Mais, avant même que Jésus puisse entrer, une jeune femme d'aspect distingué, mais visiblement au désespoir en sort. Elle tient dans les bras une petite fille de quelques mois qui s'abandonne, livide comme un noyé. A mon avis, elle a une diphtérie aiguë et est sur le point de mourir. La femme se réfugie sur la poitrine de Jésus, comme un naufragé sur un écueil. Ses pleurs sont tels qu'elle ne peut parler.

Jésus prend l'enfant qui a de petits mouvements convulsifs dans ses menottes cireuses aux ongles déjà violets. Il la lève. Sa petite tête pend sans force, en arrière. Sa mère, sans montrer le moindre orgueil d'une romaine devant un hébreu, s'est laissée glisser dans la poussière aux pieds de Jésus, et elle sanglote, le visage levé, les cheveux à moitié dénoués, les bras tendus agrippés au vêtement et au manteau de Jésus. Derrière et autour d'eux, des romains de la maison et des hébreux de la ville regardent.

Jésus mouille son index droit avec de la salive, le glisse dans la petite bouche haletante, et l'enfonce profondément. La fillette se débat et devient encore plus noire. Sa mère crie : « Non ! Non ! » et semble se tordre sous un couteau qui la transperce. Les gens retiennent leur souffle.

Mais le doigt de Jésus sort avec un amas de membranes purulentes. La fillette ne se débat plus et après avoir versé quelques larmes, se calme avec un sourire innocent,

agitant ses menottes et remuant les lèvres comme un oiseau qui pépie en battant des ailes, dans l'attente de la becquée.

« Prends-la, femme. Donne-lui ton lait. Elle est guérie. »

La mère [Valeria] est tellement abasourdie qu'elle prend la petite et, restant comme elle est, dans la poussière, elle l'embrasse, la caresse, lui donne le sein, folle, oublieuse de tout ce qui n'est pas sa petite fille.

Un romain demande à Jésus :

« Mais comment as-tu pu ? Je suis le médecin du proconsul et je suis savant. J'ai essayé d'enlever l'obstacle, mais il était vraiment trop enfoncé ! Et toi... juste comme ça...

– Tu es savant, mais tu n'as pas le vrai Dieu avec toi. Qu'il en soit béni ! Adieu. »

EMV 158 – Jeanne parle des dames romaines
--

« Seigneur, dédaignerais-tu d'approcher de mes amies païennes ? Tu sais... Kouza appartient à la cour. Or le Tétrarque – et plus encore la véritable maîtresse de la cour, Hérodiade, à la volonté de laquelle se soumet tout désir d'Hérode, par... mode, pour se montrer plus fins que les autres Palestiniens, pour être protégés par Rome en adorant Rome et tout ce qui est romain – bref le Tétrarque flatte les romains de la maison proconsulaire... et nous les impose pour ainsi dire. En vérité, je dois reconnaître que les femmes ne sont pas pires que nous. Même parmi nous, sur ces rives, il y en a qui sont tombées bien bas. Et de quoi pouvons-nous parler, si nous ne parlons pas d'Hérodiade ?... Quand j'ai perdu mon enfant et que j'ai été malade, elles se sont montrées très bonnes pour moi qui ne les avais pas recherchées. Et, depuis, cette amitié est restée. Mais si tu me dis que c'est mal, j'y renoncerai. Non ? Merci, Seigneur. Avant-hier, j'étais chez une de ces amies ; c'était pour moi une visite d'amitié, mais un devoir pour Kouza. C'était un ordre du Tétrarque qui... voudrait bien revenir ici, mais ne s'y sent pas très en sécurité... par conséquent, il noue les relations les plus intéressées avec Rome pour obtenir sa protection. Par ailleurs... je te prie... Tu es parent de Jean-Baptiste, n'est-ce pas ? Dis-lui donc de se méfier. Qu'il ne sorte jamais des frontières de la Samarie. Et même, s'il ne le dédaigne pas, qu'il se cache quelque temps. Le serpent s'approche de l'agneau et l'agneau a beaucoup à redouter. De tout. Qu'il se tienne sur ses gardes, Maître. Et qu'on ne sache pas que c'est moi qui l'ai dit. Ce serait la ruine de Kouza.

– Sois tranquille, Jeanne. J'avertirai Jean-Baptiste de façon à lui rendre service sans qu'il en résulte de dommage.

– Merci, Seigneur. Je veux te servir, mais je ne voudrais pas, ce faisant, nuire à mon mari. (...)

– Tu parlais de l'une de tes amies romaines ...

– Oui, c'est une amie intime de Claudia, je crois même qu'elles sont parentes. Elle voudrait parler avec toi ou, du moins, t'en-tendre parler. Et ce n'est pas la seule. Maintenant que tu as guéri la petite fille de Valéria – la nouvelle s'en est transmise en un éclair –, elles le désirent encore plus vivement. Au banquet de l'autre soir, on a beaucoup parlé, pour et contre toi. Il y avait en effet des hérodiens et des sadducéens... même s'ils le nieraient si on le leur demandait... Il y avait aussi des femmes... riches et... et pas honnêtes. Il y avait... – cela me déplait de le dire parce que je te sais ami de son frère – Marie de Magdala, avec son nouvel ami et une autre femme, grecque je crois, et de moeurs aussi libres qu'elle. Tu sais... chez les païens, les femmes sont à table avec les hommes et c'est très... très... Quel ennui ! Par gentillesse, mon amie m'avait choisi pour compagnon mon propre époux, ce qui m'avait beaucoup soulagée. Mais les autres... oh !... Eh bien... on parlait de toi, car le miracle sur Faustina a fait du bruit. Et si les romains ad-mirent en toi le grand médecin ou le mage – pardonne-moi, Seigneur – les hérodiens et les sadducéens jetaient du venin sur ton nom, et Marie, oh ! Marie ! Quelle horreur !... Elle a commencé par la dérision et puis ... Non, cela, je ne veux pas te le dire. J'en ai pleuré toute la nuit...

– Laisse-la faire. Elle guérira.

– Mais elle se porte bien, tu sais...

– Physiquement, oui. Le reste est tout intoxiqué. Elle guérira.

– Tu le dis... Les romaines – tu sais comme elles sont – ont déclaré : “ Nous ne craignons pas les sorcelleries et nous ne croyons pas aux racontars, mais nous voulons juger par nous-mêmes ” et ensuite elles m'ont dit : “ Ne pourrions-nous pas l'entendre ? ”

– Dis-leur qu'à la fin de la lune de Shebat, je serai chez toi.

– Je le leur dirai, Seigneur. Tu crois qu'elles viendront à toi ?

– Chez elles, c'est tout un monde à refaire. Il faut d'abord démolir, puis bâtir. Mais ce n'est pas impossible...

EMV 155 – Reproche des pharisiens pour avoir guéri une petite fille romaine. Jésus leur répond

155.6 A ce moment, un petit groupe de juifs éprouve le besoin d'intervenir.

« Comment t'es-tu permis d'aborder des étrangers ? Ils sont corrompus, impurs, et quiconque les approche devient comme eux. »

Jésus les regarde – ils sont trois – fixement, avec sévérité, puis il parle :

« N'es-tu pas Aggée ? L'homme d'Azot venu ici au mois de Tisri dernier pour chercher à conclure des affaires avec un marchand qui réside près des fondations de la vieille source ? Et toi, n'es-tu pas Joseph de Rama, venu ici pour consulter le médecin romain et, comme moi, tu sais pourquoi ? Alors ? Vous ne vous croyez pas impurs ?

– Le médecin n'est jamais un étranger. Il soigne le corps, et le corps est le même pour tous.

– L'âme aussi, et même plus que le corps. Du reste, qu'est-ce que j'ai soigné ? Le corps innocent d'une enfant, et c'est de la même manière que j'espère guérir les âmes des étrangers, qui, elles, ne sont pas innocentes. Comme médecin et comme Messie, je peux donc aborder n'importe qui.

– Non. Tu ne le peux pas.

– Non, Aggée ? Et toi, pourquoi fais-tu des affaires avec un marchand romain ?

– Nos seuls contacts, ce sont la marchandise et l'argent.

– Et, sous prétexte que tu ne touches pas sa chair, mais seulement ce que sa main a touché, tu penses ne pas te contaminer ! Ah ! Hommes aveugles et cruels !

155.7 Ecoutez tous. Dans le livre du prophète dont cet homme porte justement le nom, il est dit : “ Demande donc aux prêtres une décision, en ces termes : ‘ Si un homme porte de la chair sanctifiée dans le pan de son vêtement et touche avec son vêtement du pain, du mets, du vin, de l'huile et toute sorte d'aliment, cela deviendra-t-il saint ? ’ Et les prêtres ont répondu : ‘ Non. ’ Alors Aggée dit : ‘ Si quelqu'un, rendu impur par un cadavre, touche à tout cela, cela deviendra-t-il impur ? ’ Et les prêtres ont répondu : ‘ Oui. ’ ”

Par cette façon d'agir rusée, trompeuse et incohérente, vous excluez et condamnez le bien et vous n'acceptez que ce qui favorise vos intérêts. Alors vous n'avez plus ni mépris ni dégoût. C'est pour vous éviter un dommage personnel que vous décidez si

telle chose est impure ou rend impur, et si telle autre ne l'est pas. Vous êtes des bouches mensongères car si, d'après vous, ce qui est sanctifié au contact d'une chair sainte ou une chose sainte ne sanctifie pas ce qu'il touche, comment pouvez-vous professer que ce qui a touché une chose impure puisse rendre impur ce qu'il touche ?

Vous ne comprenez pas que vous vous contredisez, ministres menteurs d'une Loi de vérité qui en tirez parti en la tordant comme une corde à seule fin d'en sortir quelque chose qui serve vos intérêts. Vous êtes des pharisiens hypocrites qui sous un prétexte religieux déversez votre rancoeur humaine, tout humaine, des profanateurs de ce qui appartient à Dieu, des ennemis de l'Envoyé de Dieu que vous insultez. En vérité, en vérité je vous dis que chacun de vos actes, chacune de vos conclusions, chacune de vos démarches est mue par tout un mécanisme astucieux auquel servent de roues, de ressorts, de poids et de tirants, vos égoïsmes, vos passions, vos manques de sincérité, vos haines, votre soif de domination, vos envies.

C'est honteux ! Avides, tremblants de peur, haineux, vous vivez dans la peur orgueilleuse qu'un autre vous soit supérieur, même s'il n'est pas de votre caste. Et vous méritez alors d'être comme celui qui vous inspire la peur et la colère ! Comme le dit Aggée, d'un tas de vingt boisseaux vous en faites un de dix et d'un tas de cinquante barils vous en faites un de vingt pour empocher la différence alors que, pour l'exemple à donner à l'homme et pour l'amour de Dieu, vous devriez ne rien enlever au tas de boisseaux et au tas de barils, mais y ajouter une part de vos biens pour ceux qui ont faim. Vous méritez que le vent brûlant, la rouille et la grêle rendent stériles toutes les oeuvres de vos mains.

Quels sont parmi vous ceux qui viennent à moi ? Ceux qui pour vous ne sont que fumier et immondices, ces ignorants complets qui ne savent même pas que le vrai Dieu existe, eux viennent vers ceux à qui Dieu se rend présent dans les paroles et dans les oeuvres. Mais vous, vous ! Vous vous êtes fait une niche et vous y demeurez. Vous êtes arides, froids comme des idoles en attente d'encens et d'adorations. Et puisque vous vous prenez pour des dieux, il vous paraît inutile de penser au vrai Dieu comme il convient, et il vous semble dangereux que d'autres que vous osent ce que vous n'osez pas. En vérité, il vous est impossible de l'oser, puisque vous êtes des idoles, des serviteurs de l'Idole. Mais celui qui ose peut, parce que ce n'est pas lui, mais Dieu qui agit en lui.

155.8 Allez ! Rapportez à ceux qui vous ont envoyés sur mes talons que je méprise les marchands qui ne considèrent pas que vendre des marchandises ou la patrie ou le Temple à ceux dont ils re-çoivent de l'argent les contamine. Dites-leur que j'éprouve du dégoût pour les brutes qui ont seulement le culte de leur propre chair, de leur propre sang, et qui, quand il s'agit de leur guérison, ne tiennent pas les visites à un médecin étranger pour contaminantes. Dites-leur qu'il y a une seule mesure, et qu'elle est la même pour tous. Rapportez-leur que moi, le Messie, le Juste, le Conseiller, l'Admirable, celui sur qui descendra l'Esprit du Seigneur avec ses sept dons, celui qui

ne jugera pas selon les apparences, mais selon ce qui se cache dans les coeurs, celui qui ne condamnera pas sur un ouï-dire, mais d'après les voix spirituelles qu'il entendra au-dedans de chaque homme, celui qui prendra la défense des humbles et jugera les pauvres avec justice, celui que je suis, – parce que je suis cela –, est déjà en train de juger et de frapper les hommes qui sur la Terre ne sont que terre ; et le souffle de ma respiration fera mourir l'impie et détruira son repaire, alors qu'il sera vie et lumière, liberté et paix pour ceux qui, poussés par un désir de justice et de foi, viendront à ma montagne sainte se rassasier de la science du Seigneur.

Cela est d'Isaïe, n'est-ce pas ?

Mon peuple ! Tout vient d'Adam, et Adam vient de mon Père. Tout est donc oeuvre du Père, et j'ai le devoir de vous réunir tous au Père. Et moi, je te les conduis, Père saint, éternel, puissant, je t'amène tes fils errants après les avoir rassemblés en les appelant d'une voix pleine d'amour, en les rassemblant sous mon bâton de berger semblable à celui que Moïse éleva contre les serpents dont la morsure était mortelle. Pour que tu aies ton Royaume et ton peuple. Et je ne fais pas de différence entre les hommes parce qu'au fond de chaque vivant je vois un point plus brillant que le feu : l'âme, une étincelle qui vient de toi, éternelle Splendeur. O mon éternel désir ! O mon inlassable volonté !

C'est cela que je veux, c'est de cela que je brûle : une terre qui tout entière chante ton Nom. Une humanité qui t'appelle Père. Une rédemption qui les sauve tous. Une volonté fortifiée qui les rende tous soumis à ta volonté. Un triomphe éternel qui remplisse le paradis d'un hosanna sans fin... O multitude des Cieux !... Voici que je vois le sourire de Dieu... et cela est une compensation pour toute la dureté des hommes. »

155.9 Les trois hommes se sont enfuis sous la grêle des reproches. Tous les autres, romains ou hébreux, sont restés, bouche bée. La femme romaine avec la petite fille rassasiée de lait – qui dort tranquillement sur le sein de sa mère – est restée là où elle était, presque aux pieds de Jésus, et elle pleure de joie maternelle et d'émotion spirituelle. Un grand nombre pleurent à la conclusion irrésistible de Jésus qui paraît flamboyer dans son extase.

Baissant les yeux et son esprit du Ciel sur la terre, Jésus voit la foule, voit la mère... et en passant, après un geste d'adieu à tous, il effleure de la main la jeune romaine comme pour la bénir de sa foi. Et il s'en va avec ses disciples pendant que les gens, encore sous le coup de l'émotion, restent sur place...

155.10 (La jeune romaine, si ce n'est pas une ressemblance fortuite, est l'une des celles qui étaient avec Jeanne, femme de Kouza, sur le chemin du Calvaire [en 608.9]. Comme personne n'a dit son nom, je n'en suis pas sûre.)

EMV 167 - Jésus rencontre pour la première fois les dames romaines chez Jeanne de Kouza

167.1 Aidé par un batelier qui l'a accueilli dans sa petite embarcation, Jésus débarque sur le ponton du jardin de Kouza. Déjà, un jardinier l'a aperçu et accourt pour lui ouvrir la grille qui interdit aux étrangers d'entrer dans la propriété du côté du lac. C'est une grande grille solide dissimulée par une haute haie touffue de lauriers et de buis à l'extérieur, et de roses de toutes les couleurs à l'intérieur, du côté de la maison. Ces superbes rosiers fleurissent les feuillages couleur bronze des lauriers et des buis, s'insinuent entre les ramilles, passent de l'autre côté, ou encore grimpent par-dessus cette barrière de verdure pour faire retomber leur tignasse fleurie au-delà. A un seul endroit, à la hauteur d'un sentier, la grille est découverte, et c'est là qu'elle s'ouvre pour laisser passer ceux qui viennent du lac ou s'y rendent.

« Paix à cette maison et à toi, Joanna. Où est ta maîtresse ?

– Là-bas, avec ses amies. Je vais l'appeler. Elles t'attendent depuis trois jours par crainte d'arriver en retard. »

Jésus sourit. Le serviteur court appeler Jeanne. En attendant, Jésus marche lentement vers l'endroit que le serviteur lui a indiqué, tout en admirant le superbe jardin, la splendide roseraie pourrait-on dire, que Kouza a fait planter pour sa femme. Dans cette anse du lac bien à l'abri, de magnifiques roses précoces et de toutes couleurs, tailles et formes s'épanouissent déjà. Il y a bien d'autres plantes à fleur, mais elles ne sont pas encore fleuries et elles occupent une place minime face à la multitude des rosiers.

167.2 Jeanne accourt. Sans même prendre le temps de poser sa corbeille à moitié remplie de roses ni les ciseaux qu'elle tenait pour les couper, elle court, les bras tendus, svelte et gracieuse. Elle porte un riche vêtement fait d'une fine laine d'un rose très tendre dont les plis sont maintenus par des broches et des fibules ornées de filigranes d'argent sur lesquels brillent de pâles grenats. Sur ses cheveux noirs et ondulés, un diadème en forme de mitre, lui aussi en argent et orné de grenats, retient un voile de byssus très léger, rose également, qui retombe en arrière et laisse découvertes de petites oreilles qu'alourdissent des boucles semblables au diadème.

Son visage est rieur, et, à la base du cou – qu'elle a fin – brille un collier de même facture que les autres parures précieuses.

Elle laisse tomber sa corbeille aux pieds de Jésus et s'agenouille au milieu des roses éparses pour baiser son vêtement.

« Paix à toi, Jeanne. Je suis venu.

– Et j'en suis heureuse. Elles aussi sont venues. Ah ! Maintenant j'ai l'impression d'avoir eu tort d'agir ainsi : comment ferez-vous pour vous entendre ? Elles sont vraiment païennes ! »

Jeanne est un peu agitée.

Jésus sourit et lui pose la main sur la tête :

« N'aie pas peur. Nous nous entendrons très bien. Et tu as bien fait “ d'agir ainsi ”. Notre rencontre sera fleurie de bien comme ton jardin de roses. Maintenant, ramasse ces pauvres roses que tu as laissées tomber et allons voir tes amies.

– Il y a tellement de roses ! Je faisais cela pour passer le temps, et puis mes amies sont si... si... voluptueuses... Elles aiment les fleurs comme si c'était... je ne sais pas...

– Mais je les aime moi aussi ! Tu vois que nous avons déjà trouvé un terrain d'entente entre elles et moi ! Allez, ramassons ces superbes roses... », et Jésus se baisse pour donner l'exemple.

« Non, pas toi, Seigneur ! Si c'est ce que tu veux, voici... c'est fait. »

167.3 Ils se dirigent vers une tonnelle faite de tout un enchevêtrement de roses de toutes les couleurs. Sur le seuil, trois Romaines sont aux aguets : Plautina, Valéria et Lydia. Hésitantes, la première et la dernière restent à leur place, alors que Valéria court et s'incline en disant :

« Salut, Sauveur de ma petite Fausta !

– Paix et lumière à toi et à tes amies. »

Ces dernières s'inclinent sans mot dire.

Nous connaissons déjà Plautina. Grande, imposante, avec de splendides yeux noirs un peu impérieux sous un front lisse et très blanc, le nez droit, parfait, une bouche aux lèvres un peu épaisses, mais bien faite, le menton rond et en saillie, elle me rappelle certaines statues très belles d'impératrices romaines. De grosses bagues brillent sur ses belles mains et de larges bracelets en or ornent ses bras, de vrais bras de statue, au poignet et au-dessus du coude, blanc rosé, parfait, qui sort d'une manche courte drapée.

Lydia, au contraire, est blonde, plus fine et plus jeune. Sans avoir la beauté imposante de Plautina, elle a toute la grâce d'une très jeune femme. Et puisque nous sommes en domaine païen, on pourrait dire que, si Plautina ressemble à la statue d'une impératrice, Lydia pourrait être une Diane ou une nymphe à l'aspect aimable et pudique.

Valéria, qui n'est plus désespérée comme nous l'avons vue à Césarée, apparaît dans toute sa beauté de jeune mère ; elle a des formes pleines mais encore très juvéniles, un regard serein de mère heureuse d'allaiter et de voir grandir son enfant grâce à son lait. Le teint rose, les cheveux châains, elle a un sourire paisible tout en douceur.

J'ai l'impression que ce sont des dames d'un rang inférieur à Plautina, que, du regard, elles vénèrent comme une reine.

167.4 « Vous vous occupiez de fleurs ? Continuez donc. Nous pourrions parler tout aussi bien pendant que vous cueillez ces magnifiques œuvres du Créateur que sont les fleurs et que vous les disposez, avec cette habileté qui caractérise Rome, dans ces coupes précieuses pour prolonger leur existence, hélas trop brève... Si nous admirons ce bouton de rose qui esquisse à peine le sourire de ses pétales d'un jaune rosé, comment ne pas regretter de les voir mourir ? Ah ! Comme les juifs seraient étonnés de me l'en-tendre dire ! Mais c'est qu'en cette créature qui s'épanouit, nous sentons un je-ne-sais-quoi qui vit. Et d'en voir la mort nous peine. Pourtant, la plante est plus sage que nous. Elle sait que, sur toute blessure de la tige que l'on taille, naît un rejet qui donne une nouvelle rose. C'est là que notre esprit doit accueillir cet enseignement et faire, de l'amour quelque peu sensuel que nous avons pour une fleur, une invitation à une pensée plus élevée.

– Laquelle, Maître ? demande Plautina, qui écoute avec attention et que séduit la pensée élégante du Maître juif.

– Celle-ci : tout comme une plante ne meurt pas tant que ses racines sont nourries par le sol et n'est pas entraînée dans la mort par la mort de la tige, l'humanité ne meurt pas quand cesse la vie terrestre d'un être. Au contraire, de nouvelles fleurs ne cessent d'y bourgeonner. Et voici une pensée encore plus élevée, capable de nous faire bénir le Créateur : alors que la fleur une fois morte ne revit pas – et c'est bien triste ! –, l'homme endormi de son dernier sommeil n'est pas mort, il mène une vie plus éclatante en recevant par ce qu'il y a de meilleur en lui, vie éternelle et splendeur du Créateur qui l'a formé.

167.5 Par conséquent, Valéria, si ta petite fille était morte, tu n'aurais pas perdu ses caresses pour autant. Les baisers de ton enfant, séparée mais pas oublieuse de ton amour, se seraient toujours déposés sur ton âme. Vois-tu comme il est doux d'avoir foi en la vie éternelle ? Où est ta fille en ce moment ?

– Dans ce berceau couvert. Je ne m'en étais jamais séparée auparavant, car mon amour pour mon époux et mon amour pour ma fille étaient les deux buts de mon existence. Mais maintenant que je sais ce que c'est de la voir mourir, je ne l'abandonne pas un seul instant. »

Jésus se dirige vers un siège sur lequel est posé une sorte de petit berceau en bois, recouvert entièrement d'une riche couverture. Il la découvre et regarde la petite fille

qui dort et que l'air plus vif réveille doucement. Elle ouvre des yeux étonnés, sa bouche esquisse un sourire d'ange et ses menottes, qui étaient fermées, s'ouvrent pour essayer d'attraper les cheveux ondulés de Jésus pendant qu'un babil de moineau marque la progression de sa pensée. Enfin, elle crie ce grand mot universel :

« Maman !

– Prends-la, prends-la, dit Jésus, qui s'écarte pour permettre à Valéria de se pencher sur le berceau.

– Mais elle va t'ennuyer ! Je vais appeler une esclave et la faire conduire dans le jardin.

– M'ennuyer ? Oh non ! Les enfants ne m'ennuient jamais. Ce sont toujours mes amis.

– Tu as des enfants ou des neveux, Maître ? demande Plautina, qui observe avec quels sourires Jésus essaie de faire rire l'enfant.

– Je n'ai ni enfant ni neveu, mais j'aime les enfants comme j'aime les fleurs, parce qu'ils sont purs et sans malice. Et même, femme, donne-moi ta petite fille. Il m'est si doux de serrer sur mon cœur un petit ange ! »

Sur ce, il s'assied avec l'enfant qui l'observe et lui dépeigne la barbe, puis trouve plus intéressant de s'amuser avec les franges de son manteau et le cordon de son vêtement auxquels elle adresse un long et mystérieux discours.

167.6 Plautina dit :

« Notre amie est bonne et sage, et c'est l'une des rares à ne pas nous mépriser et à ne pas être corrompue par notre fréquentation ; elle t'aura sûrement dit que nous avons désiré te voir et t'entendre pour te juger d'après ce que tu es. Car Rome ne croit pas aux fables... pourquoi souris-tu, Maître ?

– Je te le dirai plus tard. Continue.

– ... car Rome ne croit pas aux fables et elle veut juger avec science et conscience avant de condamner ou d'exalter. Ton peuple t'exalte et te calomnie à égale mesure. Tes actes porteraient à t'exalter, mais les paroles de nombreux juifs te font considérer comme guère moins qu'un délinquant. Tes paroles sont solennelles et sages comme celles d'un philosophe. Or Rome apprécie grandement les doctrines philosophiques et... je dois le reconnaître, nos philosophes actuels n'ont pas de doctrine satisfaisante, en particulier parce que leur manière de vivre n'y correspond pas.

– Ils ne peuvent avoir une manière de vivre conforme à leur enseignement.

– Parce qu'ils sont païens, n'est-ce pas ?

– Non, parce qu'ils sont athées.

– Athées ? Ils ont leurs dieux.

– Ils ne les ont même plus, femme. Je te rappelle les anciens philosophes, les plus grands. Ils étaient païens, eux aussi, mais regarde quelle élévation de vie ils ont eue ! Mêlée à l'erreur, car l'homme est enclin à l'erreur. Mais quand ils se sont trouvés en face des plus grands mystères tels que la vie et la mort, quand ils ont été mis devant le dilemme de l'honnêteté ou de la malhonnêteté, de la vertu ou du vice, de l'héroïsme ou de la lâcheté, quand ils ont pensé que se tourner vers le mal aurait été maléfique pour leur patrie et leurs concitoyens, alors ils ont mis toute leur volonté – une volonté de géants – à rejeter les tentacules des mauvais polypes ; libres et saints, ils surent vouloir le Bien à tout prix, ce Bien qui n'est autre que Dieu.

167.7– On dit que tu es dieu : est-ce vrai ?

– Je suis le Fils du vrai Dieu, fait chair tout en restant Dieu.

– Mais qui est Dieu ? Si nous te regardons, c'est le plus grand des maîtres.

– Dieu est bien plus qu'un maître. Ne rabaissez pas l'idée sublime de la divinité en la limitant à la sagesse.

– La sagesse est une divinité. Nous avons Minerve : c'est la déesse du savoir.

– Vous avez aussi Vénus, la déesse du plaisir. Pouvez-vous admettre qu'un dieu, c'est-à-dire un être supérieur aux mortels, puisse posséder, porté à la perfection, tout ce qui est laid chez les mortels ? Pouvez-vous penser qu'un être éternel puisse avoir éternellement les petits plaisirs, mesquins, avilissants, de ceux dont la vie est fugace ? Et qu'il en fasse le but de sa vie ? Ne pensez-vous pas qu'il est répugnant, ce ciel que vous appelez Olympe et où fermentent les plus mauvaises tendances de l'humanité ? Si vous regardez votre ciel, qu'y voyez-vous ? Luxures, crimes, haines, guerres, vols, ripailles, pièges, vengeances... Quand vous voulez célébrer les fêtes de vos dieux, que faites-vous ? Des orgies. Quel culte leur rendez-vous ? Où est la vraie chasteté des femmes consacrées à Vesta ? Sur quel code divin s'appuient vos pontifes pour juger ? Quelles paroles vos augures peuvent-ils lire dans le vol des oiseaux ou le fracas du tonnerre ? Quant aux viscères sanglants des animaux sacrifiés, quelles réponses peuvent-ils fournir à vos aruspices ? Tu as dit : " Rome ne croit pas aux fables. " Dans ce cas, pourquoi croit-elle que, en faisant faire le tour des champs à un porc, une brebis et un taureau et en les immolant ensuite, douze pauvres hommes peuvent se rendre Cérès propice, si vous avez un nombre infini de divinités qui se haïssent les unes les autres et aux vengeances desquelles vous croyez ? Non : Dieu est bien différent. Il est éternel, unique et spirituel.

– Mais tu dis que tu es dieu, or tu es chair.

– Il y a dans la patrie des dieux un autel qui n'est dédié à aucun d'eux. La sagesse humaine l'a dédié au dieu inconnu. Car les sages, les vrais philosophes, ont eu

l'intuition qu'il existe autre chose que ces histoires inventées pour ces éternels enfants que sont les hommes, dont les esprits sont enveloppés dans les bandeaux de l'erreur. Si donc ces sages – qui ont eu l'intuition qu'il existe autre chose que ces mises en scènes mensongères, quelque chose de vraiment sublime et divin qui a fait tout ce qui existe et d'où provient tout ce qu'il y a de bon dans le monde – ont voulu élever un autel au dieu inconnu, qu'ils pressentaient être le vrai Dieu, comment pouvez-vous donner le nom de Dieu à ce qui ne l'est pas et prétendre savoir ce qu'en réalité vous ignorez ? Sachez donc qui est Dieu pour pouvoir le connaître et l'honorer.

167.8 Dieu est celui qui, par sa pensée, a fait du Néant le Tout. La fable des pierres qui se changent en hommes peut-elle vous persuader et vous satisfaire ? En vérité, certains hommes sont plus durs et plus mauvais que des pierres, et certaines pierres sont plus utiles que l'homme. Mais ne t'est-il pas plus doux, Valéria, de penser en regardant ta petite fille : “ C'est une vivante volonté de Dieu créée et formée par lui, dotée par lui d'une seconde vie qui ne meurt pas, de sorte que je l'aurai encore, ma petite Fausta, et pour l'éternité, si je crois au vrai Dieu. ” Au lieu de dire : “ Cette chair rose, ces cheveux plus fins que les fils d'une toile d'araignée, ces yeux sereins viennent d'une pierre ” ? Ou encore : “ Je suis en tout point semblable à la louve ou à la jument : je m'accouple comme une bête, j'enfante comme une bête, j'élève comme une bête ma fille qui est le fruit de mon instinct animal, elle est une bête qui me ressemble, et demain, quand nous serons toutes les deux mortes, nous serons deux charognes qui se décomposeront dans la puanteur et qui jamais plus ne se reverront ” ? Dis-moi laquelle de ces deux explications ton cœur de mère préférerait.

– Sûrement pas la seconde, Seigneur ! Si j'avais su que Fausta n'était pas une chose qui pouvait se décomposer pour toujours, ma douleur, lors de son agonie, aurait été moins atroce. Car je me serais dit : “ J'ai perdu une perle, mais elle existe encore et je la retrouverai. ”

– Tu l'as dit.

167.9 Quand je suis venu vers vous, votre amie m'a dit qu'elle s'étonnait de votre passion pour les fleurs. Elle craignait même que cela me choque. Mais je l'ai rassurée en lui disant : “ Moi aussi, je les aime, nous allons donc bien nous entendre. ” Mais je veux vous amener à aimer les fleurs comme j'amène Valéria à aimer son enfant dont, j'en suis sûr, elle prendra un plus grand soin maintenant qu'elle sait que Fausta possède une âme, c'est-à-dire une parcelle de Dieu enfermée dans le corps qu'elle, sa mère, lui a fait ; une parcelle qui ne meurt pas et que sa mère retrouvera au Ciel, si elle croit au vrai Dieu.

Il en va de même de vous. Regardez cette superbe rose : la pourpre qui orne les vêtements de l'empereur est moins splendide que ce pétale, qui non seulement fait la joie des yeux par sa couleur, mais aussi celle du toucher par sa délicatesse et de l'odorat par son parfum. Regardez encore celle-ci, et celle-là et cette autre. La première, c'est du sang qui a coulé d'un cœur, la deuxième de la neige fraîchement

tombée, la troisième de l'or pâle, et la dernière ressemble à cette douce figure d'enfant qui sourit sur mon cœur. Allons plus loin : la première est raide sur une grosse tige presque sans épines, avec un feuillage rougeâtre comme si on l'avait aspergé de sang ; la deuxième a quelques rares épines en crochet avec des feuilles mates et pâles le long de sa tige ; la troisième est souple comme un jonc et ses feuilles sont petites et brillantes comme de la cire verte ; enfin la dernière semble barrer la route à toute tentative d'attraper sa corolle rose tant elle est couverte d'épines. On dirait une lime aux pointes acérées.

Maintenant, réfléchissez : qui a fait tout cela ? Comment ? Quand ? Où ? Qu'était cet endroit dans la nuit des temps ? Ce n'était rien d'autre qu'un tohu-bohu informe d'éléments. Un seul, Dieu, a dit : " Je veux ", et les éléments se séparèrent en se groupant par famille. Un second " Je veux " retentit, et ils se mirent en bon ordre les uns par rapport aux autres comme l'eau au milieu des terres ; l'un sur l'autre, comme l'air et la lumière au-dessus de la planète organisée. Encore un " Je veux ", et les plantes apparurent, puis les étoiles, les animaux, enfin l'homme. Et pour que l'homme y trouve sa joie, comme si c'étaient de magnifiques jouets, Dieu offrit à son préféré les fleurs, les astres et, comme dernier don, la joie de procréer non pas ce qui meurt, mais ce qui survit à la mort grâce à ce don de Dieu qu'est l'âme. Ces roses sont autant de volontés du Père. Son infinie puissance se manifeste dans une infinité de beautés.

167.10 Mes explications sont entravées parce qu'elles se heurtent au bronze résistant de vos croyances. Mais j'espère que, pour une première rencontre, nous nous sommes un peu compris. Que votre âme médite sur mes paroles. Avez-vous des questions ? Posez-les. Je suis là pour vous éclairer. Il ne faut pas avoir honte de son ignorance. Ce dont il faut avoir honte, c'est d'y persister quand quelqu'un est disposé à éclaircir les doutes. »

Et, comme s'il était le plus adroit des pères, Jésus sort de la tonnelle en soutenant la petite fille qui fait ses premiers pas et veut aller vers un jet d'eau qui ondule au soleil.

167.11 Les femmes restent à leur place en discutant entre elles. Jeanne, prise entre deux désirs, se tient sur le seuil de la tonnelle.

Enfin Lydia se décide, suivie des autres, et elle se dirige vers Jésus, qui rit parce que l'enfant veut attraper le spectre solaire du jet d'eau, mais ne prend que de la lumière... et elle insiste tant et plus en pépant comme un poussin de ses lèvres roses.

« Maître... je n'ai pas bien compris pourquoi tu as dit que nos maîtres ne peuvent avoir une bonne forme de vie sous prétexte qu'ils sont athées. Ils croient à un Olympe, mais ils croient...

– Ils n'ont plus que l'aspect extérieur de la croyance. Tant qu'ils ont vraiment cru comme les vrais sages ont cru à ce dieu inconnu dont je t'ai parlé, à ce dieu qui satisfaisait leur âme même s'il n'avait pas de nom, même sans le vouloir, tant qu'ils

ont tourné leur esprit vers cet Etre, bien supérieur aux pauvres dieux pétris d'humanité – et de basse humanité – que le paganisme s'est donnés, ils ont nécessairement reflété un peu de Dieu. L'âme est un miroir qui reflète et un écho qui résonne.

– Quoi, Maître ?

– Dieu.

– Quel grand mot !

– C'est une grande vérité. »

167.12 Valéria, que séduit la pensée de l'immortalité, demande :

« Maître, explique-moi où se trouve l'âme de ma fille. J'embrasserai cet endroit comme un sanctuaire et je l'adorerai, puisque c'est une partie de Dieu.

– L'âme ! C'est comme cette lumière que ta petite Fausta essaie d'attraper, sans y parvenir puisqu'elle est incorporelle. Pourtant, elle existe. Tes amies, toi et moi la voyons. De même, l'âme est visible en tout ce qui différencie l'homme de l'animal. Lorsque ta fille te partagera ses premières idées, pense que cette intelligence, c'est son âme qui se manifeste. Lorsqu'elle t'aimera, non par instinct mais de manière raisonnée, pense que cet amour, c'est son âme. Lorsqu'elle grandira à tes côtés, belle non seulement de corps mais par ses vertus, pense que cette beauté, c'est son âme. Et n'adore pas l'âme, mais Dieu son Créateur, Dieu qui veut se faire un trône de toute âme bonne.

– Mais où est cette chose incorporelle et sublime ? Dans le cœur ? Dans le cerveau ?

– Elle est dans tout ce qui fait l'homme. Elle vous contient et elle est contenue en vous. Quand elle vous quitte, vous devenez des cadavres. Quand elle est tuée par un crime que l'homme commet contre lui-même, vous êtes damnés, séparés de Dieu pour toujours.

– Tu admets donc que le philosophe qui nous a déclarés “ immortels ” avait raison, bien que païen ? demande Plautina.

– Non seulement je l'admets, mais je vais plus loin : je dis que c'est un article de foi. L'immortalité de l'âme, autrement dit l'immortalité de la partie supérieure de l'homme, est le mystère le plus certain et le plus consolant de la foi. C'est celui qui nous donne l'assurance de notre origine, de notre but, de ce que nous sommes, et cela enlève toute amertume à nos séparations. »

167.13 Plautina réfléchit profondément. Jésus l'observe en silence. Finalement, elle demande :

« Et toi, tu as une âme ?

– Certainement.

– Mais es-tu Dieu ou non ?

– Je suis Dieu. Je te l'ai dit. Mais maintenant j'ai pris une nature humaine. Sais-tu pour quelle raison ? Parce que c'est seulement par mon sacrifice que je pouvais résoudre les difficultés qui dépassent votre entendement et, après avoir abattu l'erreur, libérer aussi l'âme d'un esclavage que je ne puis t'expliquer pour l'instant. C'est pourquoi j'ai enfermé la Sagesse dans un corps, la Sainteté dans un corps. Je répands la Sagesse comme une semence sur la terre, comme le pollen au vent ; et comme d'une amphore précieuse que l'on a brisée, la Sainteté coulera sur le monde à l'heure de la grâce et sanctifiera les hommes. Alors, le Dieu inconnu sera connu.

– Mais tu es déjà connu. Ceux qui mettent en doute ta puissance et ta sagesse sont mauvais ou menteurs.

– Je suis connu, mais nous n'en sommes qu'à l'aurore. Le midi sera rempli de la connaissance de moi.

– Que sera ton midi ? Un triomphe ? et moi, le verrai-je ?

– En vérité, ce sera un triomphe. Et tu y seras. Car tu as la nausée de ce que tu sais et tu désires connaître ce que tu ignores. Ton âme a faim.

– C'est vrai ! J'ai faim de vérité.

– Moi, je suis la Vérité.

– Alors donne-toi à moi, qui suis affamée.

– Tu n'as qu'à venir à ma table. Ma parole est pain de vérité.

167.14 – Mais que diront nos dieux si nous les abandonnons ? Ne vont-ils pas se venger sur nous ? demande Lydia craintivement.

– femme, as-tu déjà vue un matin brumeux ? Les prés disparaissent sous une vapeur qui les cache. Vient le soleil, cette vapeur se dissout, et les prés resplendissent avec encore plus de beauté. Vos dieux, c'est cela, le brouillard d'une pauvre pensée humaine, qui ignore Dieu mais a besoin de croire, car la foi est l'état permanent et nécessaire de l'homme. Elle a donc créé cet Olympe, une vraie fable inconsistante. Ainsi, au lever du Soleil – le vrai Dieu – dans vos cœurs, vos dieux se dissiperont sans pouvoir vous nuire, car ils n'existent pas.

– il nous faudra encore t'écouter... longuement... Nous sommes absolument face à l'inconnu. Tout ce que tu dis est nouveau.

– Cela te répugne-t-il ? Ne peux-tu l'accepter ? »

Plautina répond avec assurance :

« Non, je me sens plus fière de ce peu que je sais – et que César ne connaît pas –, que de mon nom.

– Alors, persévère. 167.15 Je vous laisse avec ma paix.

– Comment, tu ne restes pas, mon Seigneur ? »

Jeanne est désolée.

« Je ne reste pas. J'ai beaucoup à faire...

– Oh ! Moi qui voulais te dire ma peine ! »

Jésus, qui s'est mis en route après les salutations des Romaines, se retourne et dit :

« Accompagne-moi à la barque. Tu me partageras ton tourment. »

Jeanne va et dit :

« Kouza veut m'envoyer quelque temps à Jérusalem, et cela me chagrine. Il fait cela parce qu'il ne veut pas que je reste plus longtemps à l'écart, maintenant que je suis en bonne santé...

– Toi aussi, tu te crées des brumes inconsistantes ! »

Jésus a déjà un pied dans la barque.

« Si tu pensais que cela va te permettre de me recevoir chez toi ou de me suivre plus facilement, tu te réjouirais et tu dirais : “ La Bonté y a pensé. ”

– Ah ! C'est vrai, mon Seigneur ! Je n'y avais pas réfléchi.

– tu vois donc ! Obéis en bonne épouse. L'obéissance te vaudra la récompense de m'avoir chez toi pour la prochaine Pâque et l'honneur de m'aider à évangéliser tes amies. Que la paix soit toujours avec toi ! »

La barque est détachée, et tout prend fin.